

ALAN LAMBIN

et l'esprit qui pleurait

Jean-Marc
Dhainaut

Fantastique



Jean-Marc Dhainaut

ALAN LAMBIN
et l'esprit qui
pleurait

Note de l'auteur

Cette histoire est évoquée dans mon roman « Les Prières de sang », chapitre 3. Elle se passe 4 ans auparavant. Elle souligne un souvenir vécu par Alan, lors d'une enquête qu'il a effectuée chez la famille Chanal en novembre 1982.

Brice, seize ans, se réveilla brusquement, surpris de se retrouver assis devant son bureau. Il se frotta les yeux, groggy. Que faisait-il là ? Il regarda son lit défait d'un air hébété. Il était 7 heures du matin.

Dans sa main, il tenait un stylo. Son visage se crispa soudain lorsqu'il baissa les yeux sur la couverture de son livre de mathématiques posé devant lui. Dessus, écrit en travers, il lut : « Je m'appelle Rose Feibelman, et je suis morte dans cette maison. »

*2 semaines plus tard,
vendredi 12 novembre 1982,
à Guingamp, en Bretagne.*

« Je vous remercie d'être venus si nombreux. Je vois que le mystère des fantômes a encore de beaux jours devant lui et je vous dis à très bientôt. »

Alan Iambin se tenait debout sur l'estrade de la plus grande salle de classe du collège Prévert de Guingamp, mise à sa disposition. Il était 19 heures lorsque, après avoir terminé de lui poser des dizaines de questions, les personnes quittèrent la conférence qu'il venait de donner sur le monde des hantises. Un univers dont il avait fait son métier.

Sur le tableau vert, tout un tas de termes et de dessins, que certains qualifiaient de scientifiques (sauf les scientifiques eux-mêmes, allergiques et hermétiques à tout ce qui concernait l'au-delà) étaient inscrits à la craie blanche. Comme à chaque fois, il avait

exposé la complexité du phénomène qu'était un fantôme : un souvenir imprégné dans un lieu, ou encore un résidu de la conscience d'une personne décédée, qui, pour une raison ou pour une autre, était restée là, coincée dans notre monde qui avait jadis été le sien.

Il commençait à ranger son matériel, tel que des détecteurs de champs électromagnétiques, des détecteurs de mouvements, des dictaphones, des appareils photo, des caméras de surveillance à vision nocturne, des thermomètres très sensibles aux variations atmosphériques, dont il avait expliqué le fonctionnement et qu'il avait fait circuler entre les mains de tous les curieux, lorsque quelqu'un qui avait attendu que tout le monde soit sorti vint l'aborder.

« Monsieur Lambin ? Stéphane Louval. Bravo pour cette conférence très instructive. Vraiment, ça fait réfléchir.

– Merci beaucoup, ça me touche.

– Pourrais-je vous parler quelques instants ?

– Vous êtes journaliste ? Je vous ai vu prendre quelques photos.

– Oui, mais ce n'est pas à ce sujet que j'aimerais m'entretenir avec vous. »

Alan, les mains dans sa valise en cuir, considéra l'homme d'une trentaine d'années aux lunettes rondes qui se tenait debout devant lui.

« Je vous écoute.

– Pas ici. Je vous offre un verre ? Nous pourrions discuter calmement. »

Lorsqu'ils furent sur le trottoir devant le collègue, Alan remonta le col de son manteau en cachemire

noir et enfonça son chapeau Borsalino d'une main ferme.

« Nom d'une pipe, quel vent. Vous êtes venu à pied ?

– Oui, ma femme et moi habitons Guingamp depuis six ans, mais je suis originaire de Caen. »

Il leur fallut moins de dix minutes pour descendre la rue de la Trinité après qu'Alan eut jeté un bref regard vers l'entrée du petit cimetière. À peine avaient-ils pénétré à l'intérieur d'un café, près de la fontaine de la Plomé sur la place du centre, qu'un homme vint à leur rencontre.

« Alan ! Mon vieil ami !

– Bonjour, Gaël, content de te voir.

– J'ai vu l'article sur la conférence que tu donnais. Excuse-moi de ne pas être venu.

– Ce n'est rien, ne t'inquiète pas pour ça, y en aura d'autres.

– J'ai su pour ton père. Je suis désolé. Je te présente mes plus sincères condoléances.

– Merci, Gaël.

– Ça va ? Tu tiens le coup ?

– Ça va, oui. Faut bien. Je te présente Stéphane. Gaël est passeur d'âmes. L'un des rares en qui j'ai confiance. »

Onze mois qu'André Lambin, le père d'Alan, s'en était allé. La rancœur qu'il allait développer pour Dieu et toute forme de croyance religieuse naquit en ce début d'année 1982, lorsque l'on referma la tombe familiale dans laquelle reposait déjà sa mère, Jeanne :

une femme formidable que son père avait beaucoup pleurée, l'emportant dans la dépression, les excès de tabac et d'alcool.

Gaël jeta un dernier regard amical vers Alan avant de regagner le comptoir où l'attendaient deux amis et un verre de chouchen.

« J'ignorais pour votre papa. Je vous présente mes condoléances, fit Stéphane.

– Merci.

– Que prenez-vous ? Une bière ?

– Jamais d'alcool. Au mieux parfois un verre de vin, mais un jus d'orange m'ira très bien, merci. »

Pendant que dans le bar passait en sourdine de la musique irlandaise, et après qu'on leur eut apporté deux jus d'orange sur une mélodie de uilleann pipes et de tin whistle, des instruments traditionnels, Alan écouta Stéphane lui raconter une bien étrange histoire : celle de sa sœur, Solange, et des phénomènes qui commençaient à la terroriser avec son mari et son fils.

Il l'écoutait d'une oreille prudente, cherchant à démêler les indices parmi l'imagination que pouvait provoquer une terreur parfois légitime des phénomènes que l'on ne comprend pas et que l'on peut très vite accuser d'être paranormaux.

*

Dans un bourg du Calvados, à une vingtaine de kilomètres de Caen, Solange et Rodrigue Chanal

s'inquiétaient beaucoup ces derniers mois pour leur fils, Brice. Locataires d'une maison des années cinquante depuis douze ans, ils ne s'étaient jamais alarmés lorsque peu après leur emménagement, Brice les dessinait tous les quatre devant la maison. Tous les quatre, c'est-à-dire lui, son père, sa mère, et lorsque ses parents lui demandaient qui était cette petite fille avec eux, il répondait naturellement « c'est la petite fille qui pleure ». Parfois il ajoutait une femme qui tenait la main de l'enfant, sans pouvoir, là non plus, en donner le prénom. Il lui arrivait souvent de se réveiller la nuit, d'entrer dans la chambre de ses parents pour leur dire « dites-lui d'arrêter de pleurer, j'peux pas dormir et elle arrête pas de me toucher les cheveux ».

Et puis, avec le temps, l'imagination de leur fils devint moins fertile. La famille s'épanouit en oubliant cette page tourmentée de son histoire jusqu'à ce qu'un orage violent vienne frapper le quartier.

Le déluge avait été si remarquable que le jardin fut inondé par trente centimètres d'eau. Quand elle se retira, le soir venu, un trou béant d'environ quatre-vingts centimètres de large était apparu au bout du terrain. Lorsque le propriétaire fut dépêché sur place pour constater les dégâts et prendre des photos, il promit de faire rapidement le nécessaire auprès de son assurance et de faire intervenir une entreprise pour régler le problème, une fois de plus... En attendant, il avait délimité un périmètre interdit avec de la rubalise et des piquets métalliques. La terre à proximité

était trop meuble, et il était dangereux de s'en approcher au risque de faire ébouler davantage le terrain.

Les semaines passèrent et le trou était toujours là.

La nuit qui suivit l'orage, Brice s'était levé vers deux heures du matin, réveillé par des grattements contre la porte de sa chambre. En l'ouvrant, un courant d'air le traversa et le fit reculer. Il n'y avait pourtant personne. Mais lorsqu'il se recoucha, il entendit des pas sur le plancher. Ce fut, à cet instant, comme si quelque chose s'était soudain glissé sous ses draps. Terrorisé, il n'osa pas regarder. Il ferma les yeux, crispé, recroquevillé sur lui-même. Puis, au bout de quelques minutes, tout s'arrêta subitement.

Mais les nuits suivantes furent ponctuées des mêmes angoisses. Durant chacune d'elles, il entendait, comme lorsqu'il était enfant, une petite fille pleurer. Cela envahissait parfois sa chambre, mais les lamentations provenaient le plus souvent du jardin. Agacé, il prit son courage à deux mains et regarda un jour par la fenêtre. Elle avait hanté ses nuits il y avait bien longtemps.

Douze années s'étaient écoulées depuis ces frayeurs dont il n'avait plus qu'un vague souvenir, mais, à nouveau, elle surgissait, cette petite fille aux longs cheveux tressés. Là, debout dans le jardin, ses bras le long du corps, elle fixait la fenêtre d'un air profondément triste. En se retournant, il se mit à hurler : une femme d'environ quarante ans se tenait au pied de son lit, avant de disparaître à son tour lorsque Solange et Rodrigue entrèrent, totalement paniqués.

Il ne put cacher l'origine de ces terreurs bien longtemps à ses parents. Terrassé par la fatigue, par les nuits courtes et agitées, Brice, pourtant bon élève, se trouva rapidement en difficulté scolaire. Ses notes avaient dégringolé ces dernières semaines et cela avait alarmé ses parents. Bien que Solange envisageât déjà une origine surnaturelle à tout cela, Rodrigue s'était montré totalement transparent aux récits de son fils. Ces histoires de fantômes, ça commençait à bien faire. À seize ans on est assez grand pour ne plus croire à ces sornettes. Solange finit par se soumettre à la raison de son mari. La seule solution de bon sens qui leur avait été proposée était de faire absorber à Brice les médicaments prescrits par le médecin, ainsi que des séances chez un psychologue. Ces spécialistes avaient « l'affaire en main », et avaient parfaitement saisi l'origine des troubles chez cet adolescent. Du moins, le pensaient-ils.

Pourtant, les choses allaient évoluer autrement.

Un matin, alors que Rodrigue était au travail et Brice au collège, Solange, restée à la maison, ferma le robinet de l'évier en pensant avoir entendu quelque chose.

« Maman ! » fit une voix qu'elle reconnut.

Brice ? Curieux, songea-t-elle, elle ne l'avait pas entendu rentrer. Et d'ailleurs, pourquoi serait-il revenu si tôt ?

Elle monta l'escalier : pas de doute, du bruit provenait de sa chambre. Lorsqu'elle entra, elle ne vit personne.

« Brice, arrête tes bêtises, tu veux ? Tu as fini plus tôt ? »

Faisant mine de s'amuser, elle ouvrit la penderie, souleva les couvertures, regarda sous le lit sans découvrir la moindre présence de son fils. Alors qu'elle sortait de la pièce, un long râle plaintif près de son oreille et un souffle froid sur sa nuque la firent reculer et dévaler les marches. À peine arrivée en bas, un coup violent résonna dans un mur. Elle attrapa son manteau, son sac, et s'enfuit de la maison.

Elle fit traîner la journée, flânant dans les boutiques, achetant quelques courses pour repousser le moment où il fallait rentrer. 17 heures, Rodrigue, son mari, devait être à la maison. Il s'inquiéta aussitôt de sa mine déconfite lorsqu'elle poussa la porte, mais Solange se tut, prétextant être simplement fatiguée.

Alors qu'elle garait la voiture dans l'allée, quelques jours plus tard, elle vit la lumière de la chambre de Brice allumée. Nous étions dimanche, la veille de la Toussaint. Brice était en vacances et elle venait de le déposer chez son meilleur ami avec lequel il allait passer la soirée. Rodrigue, quant à lui, était passé rendre une visite à ses parents. La maison était vide. Elle pesta contre son fils qui avait certainement oublié d'éteindre, mais le temps d'un battement de cils, elle vit quelqu'un à la fenêtre. Les rideaux étaient ouverts et elle aperçut distinctement une femme et une petite fille aux longs cheveux qui la regardaient. Elle se précipita à l'intérieur, montant les marches quatre à quatre : personne. La chambre était vide.

Quelques heures plus tard, un silence angoissant pesait à table, devant l'émission *Les Jeux de 20 heures*. Solange tournait sa fourchette dans son assiette sans rien avaler. Rodrigue avait déjà compris que quelque chose la tracassait, mais il lui était impossible d'en connaître l'origine.

Les jours qui suivirent allaient encore la tourmenter. Quelque chose ne tournait plus rond dans la maison, chacun semblait s'isoler, s'enfermer. Les nuits de Brice étaient agitées, mais l'effet des somnifères ne lui faisait plus qu'entrevoir cette femme près de son lit, ainsi que cette petite fille qui le regardait dormir en sanglotant. Les souvenirs qu'il en gardait lorsque ses yeux s'entrebâillaient se perdaient dès le lever du soleil. Mais à chaque fois, il savait, en regardant les objets déplacés dans sa chambre, que « quelqu'un » était venu. Mais la question qu'il se posait était : pourquoi, après toutes ces années, ça recommençait ?

Ce qu'il ignorait, à ce moment-là, était qu'il n'était plus seul à percevoir ces étranges phénomènes qu'il n'osait plus évoquer auprès de ses parents. Et même si elle croyait qu'il allait mieux désormais, parce qu'en réalité il se taisait, sa mère doutait à présent des diagnostics que l'on avait portés sur son fils. Elle était témoin, elle aussi, des objets qui changeaient de place ou disparaissaient, des bruits indistincts qui se faisaient entendre dans toute la bâtisse, des coups dans les murs, des grattements aux portes et de leurs poignées qui tournaient, mais seulement lorsqu'elle était seule.

N'en pouvant plus, elle se confia à Rodrigue. Elle lui raconta ces étranges sensations, ces petits pas feutrés qui couraient à l'étage, dans l'escalier, ces étranges lueurs qu'elle distinguait dans les miroirs, et cette main froide qu'elle avait un jour senti serrer son bras. Elle lui confia avoir parfaitement reconnu sa voix et celle de son fils qui l'appelaient, alors qu'il n'y avait personne d'autre qu'elle dans la maison. Lorsqu'elle lui décrivit ces silhouettes qu'elle avait vues à la fenêtre de la chambre de Brice, Solange fondit en larmes, consciente de passer pour une folle aux yeux de son mari.

« Et Brice ? Il t'a parlé de quelque chose ? » demanda-t-il.

Solange, les joues mouillées, répondit non de la tête.

« Tu devrais-te reposer, mon ange. On en parlera au docteur.

– Rodrigue ! Je ne suis pas folle. Peut-être que notre fils a raison, qu'il y a quelque chose ici.

– Bien sûr que tu n'es pas folle, tu es juste très fatiguée. L'automne n'arrange rien, il nous fout le cafard.

– Tu te souviens, lorsque Brice était petit ? Tu te souviens de ce qu'il nous racontait à propos de cette petite fille qu'il voyait et entendait pleurer ?

– Attends, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? Je sais à quel point tu crois en ces choses-là, mais tu vois bien dans quel état son imagination l'a mis ? Et puis, à l'époque, c'était qu'un gosse.

– Je l’ai vue, Rodrigue ! Et je l’ai entendue ! Plusieurs fois, dans le jardin ! Et il y a une femme avec elle. »

Rodrigue se frotta le visage en se demandant où Solange voulait en venir. Qu’était-il en train de lui arriver ? D’abord Brice, maintenant elle ? Il ne pouvait pas laisser sa famille sombrer ainsi dans une psychose complètement absurde.

Nous étions le matin du 8 novembre 1982. Ce jour-là, un employé de la société des eaux avait frappé à leur porte afin de relever le compteur. Un type aimable, souriant, mais à peine était-il entré dans la cuisine qu’il fut frappé au visage par le bol à déjeuner de Brice qui avait traversé la pièce. L’homme, blessé au front, tituba en se retenant à l’évier. Brice était tétanisé sur sa chaise. Tout en aidant le malheureux au regard terne, Solange jetait vers son mari des yeux qui disaient « tu as vu ? Tu as vu cette fois ? » Rodrigue avait assisté à cette scène surréaliste. L’employé sortit de la maison sans un mot et sans demander son reste.

Quelques heures après, Solange reçut un coup de fil de son frère pour prendre des nouvelles. Alors que celui-ci avait compris au ton de sa voix que quelque chose n’allait pas, elle lui dévoila leur mésaventure. Elle savait que Stéphane, sceptique mais ouvert au sujet, la croirait. Il savait pour les étranges histoires que leur avait fait vivre Brice lorsqu’il était enfant. C’est en écoutant Solange, effondrée à l’autre bout du fil, qu’il eut une idée après l’avoir rassurée.

Lorsqu'il eut raccroché, il fouilla dans son porte-journaux. Par chance, il n'avait pas jeté les récents exemplaires du quotidien local pour lequel il travaillait. Il finit par retrouver un article mentionnant une conférence sur les phénomènes paranormaux qui serait donnée à Guingamp. Il s'en était rappelé pour en avoir souri à la lecture. Il avait lu, à voix haute, le nom de celui qui l'organisait : Alan Lambin.

*

« Voilà, monsieur Lambin, vous savez tout », dit Stéphane, le regard posé sur son verre vide.

Alan, tout en se frottant le menton, considéra durant de longues secondes le jeune homme assis devant lui, qui venait de lui raconter les tourments qui hantaient la famille de sa sœur. Il termina sa boisson et se racla la gorge.

« Et qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

– Si je leur en parle je suis sûr qu'ils seraient d'accord.

– D'accord pour quoi ?

– Vous pouvez sûrement les aider, monsieur Lambin.

– Écoutez, c'est-à-dire qu'en ce moment...

– Ma sœur croit dur comme fer en l'au-delà et...

– Ah, là je vous arrête tout de suite, c'est la chose à ne pas me dire.

– Pardon ?

– Écoutez, je ne connais pas votre sœur et loin de moi l'idée de lui porter un quelconque jugement,

mais croyez-le, je sais par expérience que les personnes qui croient dur comme fer au paranormal finissent par le voir même là où il n'est pas. J'en ai vu bien assez qui y croyaient tellement dur comme fer, comme vous dites, qu'il était impossible de leur expliquer quoi que ce soit d'autre. Et autant que possible, je préfère éviter ce genre de situation désormais. Et c'est la raison pour laquelle j'aime autant vous le dire à vous plutôt qu'à votre sœur. J'espère que vous comprenez.

– Je comprends, oui. Mais si ça peut vous rassurer, son mari, à qui vous n'auriez jamais pu faire gober ce genre de chose est dans le même état qu'elle. Leur détresse les a poussés à faire appel à un prétendu exorciste. À part les délester de trois cents francs, il n'a rien solutionné. Je vous en prie. »

Alan réfléchit quelques instants. Le schéma avait pris une tournure classique. Les témoins, à court de solutions rationnelles se tournaient souvent vers des moyens hasardeux tels que des médiums ou exorcistes autoproclamés, en faisant d'eux des victimes d'escrocs.

« Bon. Appelez-la. Dites-lui que vous m'avez tout raconté. Voici ma carte. Avant toute chose, je préfère discuter de tout ça avec eux, d'accord ?

– Je vous remercie, monsieur Lambin. »

Il consulta sa montre, il était plus de 21 heures.

« Je vous raccompagne, monsieur Lambin ?

– C'est inutile, je vous remercie. Je vais appeler un taxi, j'ai l'habitude. Ah, par contre, pas un mot de

tout ça dans la presse, d'accord ? Si votre sœur est déjà tourmentée par ce qu'elle vit, il est inutile d'afficher ça au grand jour. Fantômes ou pas. »

Après avoir regardé Stéphane s'éloigner, Alan passa devant l'antique fontaine de la Plomée, puis remonta la place du centre de Guingamp en attendant le taxi qui le ramènerait chez lui, à quelques kilomètres plus au sud.

Il réfléchit longuement en passant devant la basilique. La mort de son père, quelques mois plus tôt lui tenaillait encore le cœur, et c'était sans compter la relation amoureuse destructrice – un peu comme toutes les autres, d'ailleurs –, qui l'avait fragilisé davantage et dont il se remettait à peine. Il entra avant qu'elle ne ferme et s'y promena en sentant peser sur lui le regard des statues, comme si elles lui chuchotaient des choses qu'il ne comprenait pas, ou du moins, qu'il ne voulait plus entendre. Il aiderait ces gens, et ce qu'il découvrirait en le faisant marquerait sa propre histoire.

Le coup de fil de Solange Chanal ne se fit pas attendre. Dès le mardi suivant, la sonnerie du téléphone fit sursauter Alan, plongé dans le quotidien local du 16 novembre, pendant qu'une tasse de café refroidissait lentement entre trois piles de dossiers sur son bureau et sa machine à écrire. Dehors, la pluie obliquait, poussée par un solide vent d'ouest, probable résidu d'une tempête exceptionnelle qui avait frappé le pays la semaine précédente.

Lorsqu'il décrocha, une voix de femme, saccadée, hésitante et à peine audible, prononça son nom :

« Allô, monsieur Lambin ? »

C'était celle de Solange. L'oreille de son mari était scotchée à l'écouteur. Ils discutèrent longuement. Solange lui raconta en détail leur mésaventure qu'ils pensaient surnaturelle. Alan l'écoutait avec réserve, décortiquant chaque mot, comme autant de morceaux éparpillés qu'il essayait déjà d'assembler. Brice ! Tel était le prénom autour duquel toute la conversation tournait. Cet adolescent n'en était pas à ses premières expériences insolites, et Alan, à cet instant précis, ignorait encore que le jeune garçon n'avait pas tout raconté à ses parents. Sa conscience lui murmurait d'être attentif, surtout lorsque Solange lui avoua cette histoire de bol projeté au visage de l'employé de la société des eaux. S'il avait eu son identité, il n'aurait pas manqué de solliciter son employeur jusqu'à le retrouver pour entendre sa version des faits, mais les Chanal l'ignoraient.

Comme souvent, les phénomènes décrits étaient caractéristiques. Comme souvent, un enfant ou un adolescent était impliqué au sein d'une famille désorientée, terrorisée. Chaque élément était l'ingrédient d'une recette qu'Alan connaissait par cœur et qui résonnait dans son esprit comme le dénominateur commun d'une fraction dans la tête d'un mathématicien. Mais c'était parce qu'il n'était pas le seul à les connaître qu'il se méfiait. Les émissions de télévision, les livres sur le sujet, les articles dans la presse,

étaient autant de sources potentiellement aptes à nourrir l'imagination de tous et à la rendre crédible, même auprès d'un spécialiste en paranormal tel que lui. Et Alan n'était ni un charlatan ni un escroc qui savait tirer profit d'une détresse familiale, même si leur maison était vide de toute entité. D'ailleurs, il avait déjà cerné le catalyseur de cette affaire : Brice Chanal, leur fils.

Cependant, avant de s'emballer, il convenait de suivre un protocole qui consistait, pour les témoins, à noter chaque chose insolite de manière précise : le jour, l'heure, le type de phénomène observé, le nom et le nombre de témoins, et ce, sur plusieurs jours. Cette méthode permettait à Alan d'établir une éventuelle relation entre les événements et parfois même d'en déterminer l'élément déclencheur après les avoir triés.

Mais lorsque Solange le rappela deux jours plus tard, terrorisée, lui racontant qu'ils avaient tous dormi dans le salon le mercredi à cause de ce qu'il s'était produit après qu'elle l'eut appelé, cela éveilla suffisamment sa curiosité et son intérêt pour qu'il se rende rapidement sur place après avoir convenu du remboursement des frais de déplacement et d'hébergement dans un hôtel tout proche. Il ne partait pas dans la perspective de « voir du fantôme », puisque c'était rarement le cas, mais plutôt dans l'idée de mieux maîtriser encore l'approche qu'il avait de ces phénomènes. Des phénomènes qui l'avaient d'ailleurs le plus souvent mieux renseigné sur les vivants que sur les morts.

Dès le jeudi matin, sur le quai de la gare de Guingamp, les pensées d'Alan vagabondaient déjà dans les pièces de cette maison dont il ignorait encore tout. Solange lui avait raconté la terrible nuit qu'ils avaient passée. Cela avait commencé, alors qu'ils regardaient tous la télévision. Des lueurs bleues, comme des feux follets, se mirent à traverser les murs et la pièce en passant devant eux très rapidement au moment où le téléviseur et la lumière d'ambiance s'éteignirent. Surprise, Solange s'était mise à hurler. Plongés dans les ténèbres et le silence, ils eurent l'impression que quelqu'un marchait sur le carrelage, tout près d'eux. Les secondes semblaient des heures. Il était 22 h 15 environ, d'après leur souvenir, et ils ne virent pas la fin du Western qu'ils regardaient. Au bout de quelques secondes, les yeux de Solange s'habituerent suffisamment à l'obscurité pour distinguer son fils, assis sur le fauteuil à sa gauche, le regard braqué vers l'encadrement de la porte de la cuisine. Là, devant eux, une grande silhouette masculine aux yeux rouges, qui portait un large chapeau à bord plat, les fixait.

C'est ce détail qui fit à Alan l'effet d'une gifle, lui faisant comprendre le potentiel de cette nouvelle affaire. La description de ce phénomène lui rappelait un vieux souvenir d'enfance. Cette entité présumée, il l'avait déjà rencontrée. Il n'avait jamais oublié cette description que l'on venait de lui faire : cette ombre noire aux yeux rouges comme des braises, droite comme un piquet, avec un chapeau, et qui le

regardait dormir. Lorsqu'il en avait parlé à sa grand-mère, elle s'était signée, le regard effrayé. Elle lui avait dit « ne t'en fais pas pour lui, je l'empêcherai de te faire du mal, mais ne dis rien à ton père et à ta mère ». C'était un matin de février 1952, Alan venait d'avoir dix ans. Il avait passé la nuit chez sa grand-mère, comme il lui arrivait de le faire pendant les vacances. Ce spectre dont elle lui avait tu l'origine, il ne le revit en effet plus jamais. Ce dont il était sûr, en revanche, et même s'il n'avait jamais cru en l'existence des démons, était qu'il ne s'agissait pas d'un fantôme.

Au téléphone, nerveuse, Solange poursuivait ses explications. Quelques secondes après avoir vu cette silhouette qui les regardait dans le noir, la lampe posée près du canapé s'était mise à grésiller. C'est alors, qu'entre deux flashes de faible lumière, une femme portant un tablier de ménagère était apparue près de la table basse. Elle tenait la main d'une petite fille. Soudain, l'enfant s'était déplacée en une fraction de seconde juste devant Solange. Son visage était devenu terrifiant, squelettique. Ses yeux étaient blancs et elle avait poussé un tel cri, que tous s'étaient protégé les oreilles en se recroquevillant. Jamais, même dans ses pensées les plus folles, Rodrigue Chanal n'aurait songé être un jour témoin d'une chose aussi effrayante. C'était quelqu'un de très posé, rationnel, mais l'évidence l'avait poussé à dire à sa femme « vas-y, rappelle ce gars, Lambin. Il faut qu'il vienne, et qu'il vienne vite. » Il avait confié

quelques heures plus tard à son épouse avoir déjà vu cette femme deux nuits plus tôt. Il s'était réveillé et l'avait vue se pencher sur lui. Elle lui avait murmuré quelque chose à l'oreille qu'il n'avait pas compris. Tout ce dont il se souvenait, le lendemain matin, c'était une impression d'avoir simplement rêvé.

Ainsi, Alan Lambin monta dans le train puis dans un taxi quelques heures plus tard, pour se retrouver dans un village devant la maison des Chanal, construite dans les années cinquante, près de Caen, et dont il allait lui falloir deviner les sombres secrets.

« Entrez, monsieur Lambin. Merci d'être venu. »

Solange Chanal, qui venait de lui ouvrir la porte, était une femme un peu ronde flirtant avec la quarantaine. Son visage reflétait une angoisse apparente. Derrière le sourire qu'elle renvoyait, l'éclat du bonheur s'était éteint sous le souffle d'un mal profond que nul autre qu'Alan ne pouvait résoudre. Du moins, l'espérait-elle.

Lorsqu'il pénétra dans la maison, son regard zigzagua entre les meubles, les photos, les objets, les portes, les pièces. Une décoration sobre, classique, éclairée par un lustre qui donnait mal aux yeux tellement le temps qu'il faisait dehors était exécration et plongeait les lieux dans une pénombre automnale.

Alan laissa sa sacoche de matériel, son Borsalino et son manteau noir près de l'entrée. Rodrigue, qui avait tenu à être présent en prenant deux jours de congé pour profiter ainsi d'un long week-end, posait sur lui des yeux rassurés. Alan Lambin, avec sa

grosse moustache, et lui aussi à l'aube de ses 40 ans, avait une bonne tête qui lui donnait confiance.

« Voici Brice, notre fils », fit-il. Alan, qui venait d'entrée dans le salon, serra la main de l'adolescent puis s'installa dans un fauteuil, face à la télévision.

Le jeune garçon blond, habillé d'un pantalon côtelé beige, d'un pull blanc et coiffé en brosse avait les joues roses comme une poupée russe. Il était assis, une BD Marvel entre les mains, et regardait Alan d'un air plutôt désinvolte.

Une tasse de café brûlant au bord des lèvres, Alan observait Solange serrer très fort le bol de chocolat chaud qu'elle tenait à deux mains. Elle le remarqua et relâcha aussitôt ses muscles en sentant le sang couler à nouveau dans le bout de ses doigts devenus presque bleus.

« Détendez-vous, fit-il. Nous allons décortiquer tout ça. »

Il était 17 heures en ce jeudi 18 novembre 1982 lorsque Alan fit le tour des pièces en écoutant encore les explications qu'on lui formulait, tout en prenant des mesures de référence, de températures et de champs électromagnétiques qu'il notait : 18 heures, chambre de Brice, température de référence 20 degrés. CEM (Champs électromagnétiques) 2 milli gauss au centre, mesures stables.

Discrètement, pendant que Brice lisait tranquillement, Solange et Rodrigue revenaient sur le suivi psychologique de leur fils, le traitement du médecin qui le gavait de médicaments et de somnifères et les

problèmes scolaires dans lesquels il s'enfonçait, et qui résultaient de la fragilité dans laquelle il avait sombré. Ils se rendaient compte, malheureusement tardivement, que les troubles qui le frappaient avaient une origine bien différente de ce qu'on leur avait raconté.

Lorsque Alan avait voulu aborder cette histoire d'exorciste qu'ils avaient appelé, ils firent volte-face pour ne pas apporter de détail. Visiblement, c'était une erreur qu'ils préféreraient rapidement oublier et sur laquelle ils ne voulaient plus revenir.

Après le souper auquel il fut convié, Alan demanda aux Chanal de rester dans le salon, de ne rien faire à part respecter le silence et de le laisser parcourir à nouveau la demeure, mais seul. Il expliqua avoir conscience que cela puisse être contraignant pour eux de rester confinés ainsi, mais il avait besoin de calme pour se faire une première idée. Solange et Rodrigue lui répondirent d'un sourire, cela ne les dérangeait pas, mais ils éprouvaient au fond d'eux la gêne évidente qu'un inconnu explore ainsi leur maison en mettant à nu leur intimité. Pouvaient-ils vraiment avoir confiance en cet homme conseillé par Stéphane ?

Il était presque 21 heures lorsque Alan parcourut à nouveau toutes les pièces, sans constater de différence significative avec ses précédentes mesures de référence. Il avançait dans l'obscurité, tenant d'une main l'un de ses appareils et de l'autre une lampe torche. Le noir et le silence, qui aiguisaient ses sens

et son intuition, étaient des atouts dont il se servait au-delà de sa technologie.

Il progressait lentement lorsqu'il saisit l'appareil photo instantané qu'il portait au cou et déclencha plusieurs prises autour de lui. Il poussa soudain la porte de la chambre de Brice et déclencha à nouveau l'appareil, espérant surprendre quelque chose. Il s'assit sur le lit de l'adolescent, éteignit sa lampe, fit silence pour s'imprégner de l'ambiance soudain écrasante qui pesait dans la pièce. Il plissa les yeux en regardant autour de lui, saisi d'une étrange sensation. Posant son matériel sur la couverture, il sortit de sa poche un dictaphone à cassette et enfonça le bouton d'enregistrement.

« 21 h 15, chambre de Brice. Qui êtes-vous ? »

Il laissa s'écouler quelques secondes en regardant autour de lui et en réfléchissant à toutes les causes rationnelles et psychologiques pouvant expliquer la situation. Il peinait à mettre de l'ordre dans ses théories, bien trop de détails étranges l'interpellaient et rendaient cette affaire encore plus intrigante. Il enchaîna avec d'autres questions. Les séances d'enregistrements qu'il faisait ainsi étaient une forme de « sondage des lieux ». Une méthode par laquelle il fallait commencer si un doute le chatouillait. Il savait ses chances maigres d'obtenir des résultats, tout en sachant que l'absence de résultats ne voulait pas nécessairement dire qu'il n'y avait rien. Et en ce cas, l'instinct et la perspicacité étaient alors ses meilleurs atouts.

Il fut soudain pris de frissons et jeta un regard vers la fenêtre. Elle était bien fermée.

« N'ayez pas peur de moi, je suis venu vous parler, vous écouter. Quel est votre prénom ? »

Pendant ce temps, la famille Chanal était concentrée sur le silence, immobile. Tout le monde lisait : Solange, une enquête d'Hercule Poirot, Brice, ses BD de super héros, et Rodrigue, sa paire de lunettes sur le bout du nez, le programme télé. La pièce baignait dans la lumière tamisée d'une lampe sur pied. Solange n'arrivait pas à se concentrer sur la lecture. D'ailleurs, personne n'y parvenait. Ils avaient les oreilles et les pensées tournées vers ce qu'il se passait à l'étage, dans la chambre de Brice.

Alan sortit une boussole de sa poche et la posa dans le creux de sa main. Il la tendit droit devant lui en balayant à droite et à gauche. L'instrument, probablement gêné par les différents appareils de la chambre indiquait approximativement le nord.

Soudain, il vit l'aiguille tourner sur elle-même à vive allure, puis s'immobiliser, le nord pointé vers lui. Cette méthode, il l'utilisait selon un principe théorique relativement simple : si les fantômes étaient constitués d'énergie et étaient capables de faire varier autour d'eux un champ électromagnétique, tel qu'en témoignaient souvent ses détecteurs électroniques, alors ils devaient également faire réagir une boussole en leur présence. Ce n'était certes pas aussi efficace

qu'un de ses appareils technologiques, mais il continuait de l'utiliser parfois.

Ce qui était en train de se produire était particulièrement remarquable à ses yeux, puisque justement, le détecteur posé près de lui sur le lit était en train de crépiter et de réagir. C'était la preuve qu'il captait une source d'énergie en train d'évoluer à proximité. Alan vit l'aiguille de la boussole pivoter lentement vers une direction. Quelque chose semblait se déplacer autour de lui.

Il se leva et chercha à l'orienter afin de déterminer l'origine du phénomène.

La perturbation électromagnétique cessa aussitôt.

Il avait beau parcourir la pièce, ce qu'il avait observé avait disparu.

Soudain, dans le salon, la lampe grésilla et s'éteignit. Une épouvantable odeur de putréfaction envahit les lieux. Solange sentit qu'on lui touchait les cheveux et un souffle glacé dans son cou la fit tressaillir. Elle agrippa la main de son mari, qui se voulait pourtant rassurant en trifouillant l'interrupteur de la lampe. Au moment où il parvint à la rallumer, ils virent leur fils extirpé violemment de son fauteuil et glisser sur le sol, entraînant avec lui le tapis. L'émanation nauséabonde ressemblait vraiment à celle d'un corps humain se décomposant.

Solange hurla à tel point qu'Alan dévala les marches de l'escalier par trois sans avoir le temps d'arrêter ses appareils restés dans la chambre de

Brice. La course infernale du jeune garçon s'arrêta aux pieds du spécialiste en paranormal qui grimaçait tant l'air était infect, au moment où ils virent tous une ombre noire traverser la pièce.

Une ombre qui s'immobilisa près de la fenêtre en pointant Alan du doigt avant de disparaître.

Il avait parfaitement reconnu cette grande silhouette masculine et son chapeau.

Il chercha autour de lui une explication : un reflet ? Les phares d'une voiture qui passait dans la rue et projetaient des lueurs et des ombres dans la pièce ?

Non, ça n'y ressemblait pas, et la montée de stress qui l'envahit subitement lui rappela aussitôt ses terreurs enfantines. Ses hypothèses se confrontaient et il détestait ça.

Solange s'était précipitée dans les toilettes pour vomir, tant l'odeur de putréfaction qui venait de se dissiper avait été intenable. Cela s'était passé si vite que personne n'avait eu le temps de réagir pour aider Brice. Terrorisé, l'enfant se jeta dans les bras de son père.

« Aidez-nous, monsieur Lambin, par pitié », suppliait Solange, appuyée contre la porte de la cuisine, pâle comme un linge.

Alan était lui-même sous le choc. Ses lèvres tremblaient. Les bras ballants, il s'assit quelques instants pour réfléchir à ce qu'il venait de se produire.

« Monsieur Lambin, puis-je vous parler quelques minutes ? » demanda Rodrigue.

Il acquiesça et ils allèrent dans la cuisine.

« Restez ici cette nuit. S'il vous plaît. Nous n'avons que le canapé à vous offrir, mais cela nous rassurerait beaucoup, surtout ma femme. »

Alan se frotta le menton puis regarda sa montre : 22 heures.

Sur l'instant, il hésita. Il n'avait pas prévu de passer la nuit ici, juste quelques heures tout au plus pour ne pas trop incommoder la famille, avant d'appeler un taxi et regagner la chambre d'hôtel qu'il avait réservée et dans laquelle l'attendaient ses affaires personnelles.

Mais le phénomène dont il venait d'être témoin était sans équivoque. Alan n'était pas un débutant, et son discernement, son recul, son scepticisme venaient de lui crier « hé, mon vieux, tu ferais bien de rester là ». Il se triturait pourtant le cerveau en tentant d'élucider cela avec une logique qu'il pensait à toute épreuve, mais sans y parvenir sur l'instant. Forcément, lorsqu'il était lui-même témoin d'un tel phénomène qu'il tentait d'expliquer chez les autres, les choses n'allaient plus dans le même sens. C'était suffisamment rare pour qu'il y accorde la plus grande attention et il y avait certainement là matière à collecter des éléments intéressants pour ses recherches. Le plus souvent, il se trouvait confronté à l'absence de phénomènes en sa présence. Parfois, c'était simplement parce qu'il n'y avait rien d'irrationnel, mais d'autres fois il savait qu'un fantôme pouvait l'observer, blotti dans un coin de la maison, jusqu'à attendre qu'il parte avant de se manifester à nouveau. Il n'était pas dupe et savait jouer de cela avec les entités.

Il accepta lorsque Rodrigue insista en lui proposant de le ramener à l'hôtel, le lendemain matin au plus tôt, pour qu'il se repose.

Avant que le couple et Brice ne regagnent leurs chambres, Alan tira jusqu'au salon le câble de la caméra de vidéosurveillance qu'il avait placée dans celle de l'adolescent. En y pénétrant, il récupéra le matériel qu'il avait laissé sur le lit et s'aperçut que le dictaphone avait continué d'enregistrer jusqu'à ce que la cassette soit terminée. Il installa son magnétoscope sur la table basse du salon, et connecta ensuite l'ensemble à un petit écran de télévision noir et blanc. Ce matériel, qui pesait une tonne, prenait à lui seul toute une valise. Les caméscopes qui commençaient à inonder le marché et dont son ami, Paul Belvague, lui avait vanté les mérites n'étaient pas encore à des prix qu'il pouvait se permettre, mais il envisageait sérieusement l'utilisation de nouveaux appareils et moyens moins encombrants.

Rodrigue lui alluma la cafetière, puis lui apporta un oreiller et une couverture qu'il posa sur le canapé, avant de monter rejoindre son épouse. Alan, qui avait parfaitement conscience de l'espoir qu'il représentait pour ces gens et de la confiance qu'ils lui portaient à le laisser seul chez eux pendant leur sommeil, avait remarqué l'attitude détachée de Brice, même après ce qu'ils venaient de vivre ce soir. Assis dans le canapé, les yeux rivés sur l'écran, il observait l'adolescent remuer dans son lit avant de s'endormir. Alan alternait le regard vers un analyseur de spectre sur

lequel il avait branché trois micros : un dans la chambre du jeune garçon, un dans le couloir, et un là où il se trouvait. La maison n'avait pas de cave et le grenier n'était qu'une soupenne saturée de cartons et objets en tout genre. Un détecteur de mouvements relié à un appareil photo instantané couvrait la montée de l'escalier. C'était un système efficace, bricolé par Paul, professeur de physique, passionné d'électronique, parapsychologue et médium à ses heures perdues. C'était aussi le meilleur ami d'Alan.

Ses paupières devenaient lourdes. Il se jeta sur la cafetière et se versa deux tasses d'affilée d'un café corsé. L'écran affichait 23 h 15. La nuit risquait d'être longue et le plus dur était de rester éveillé. Alan avait l'habitude.

Une lampe torche à la main, il se leva, posa son détecteur de champs électromagnétiques à l'angle d'une armoire, en plein passage près de la porte, prit une mesure de température en guise de référence et parcourut silencieusement la maison en prenant soin d'éviter le détecteur de mouvements dans l'escalier. Il saisit à nouveau sa boussole, l'éclaira avec le faisceau de sa lampe, et sillonna le salon et la salle à manger jusqu'à l'escalier sans rien mesurer d'anormal.

Il sortit prendre une bouffée d'air quelques minutes dans le jardin en remarquant la rubalise qui délimitait un énorme trou au bout de celui-ci. Il s'approcha prudemment, y braqua sa torche, et crut distinguer quelque chose. Il aurait juré avoir vu un animal s'y engouffrer. Ce fut si rapide qu'il n'était sûr de rien.

Il sentit sa boussole s'agiter dans sa main. L'aiguille était à nouveau devenue folle.

Qu'est-ce que c'est que ce trou ? se demanda-t-il.

Il poserait la question le lendemain.

Il regagna le salon et se versa une autre tasse de café. Il plissa les yeux en se remémorant tout ce que cette famille lui avait raconté et ce qu'il s'était passé ce soir. Alan allait devoir démêler cette affaire, il était venu pour ça, mais il ignorait, à cet instant, le déroulement tragique vers lequel elle allait le mener.

L'analyseur de spectre restait stable. Hormis quelques soupirs provoqués par Brice, profondément endormi, aucun des micros n'avait enregistré de pic particulier. Tout était normal... pour le moment...

La lumière de ses appareils projetait dans le salon une lueur bleutée. Alan semblait hypnotisé, les yeux ainsi fixés sur eux. Son regard se braqua tout à coup sur le dictaphone qu'il avait posé près du magnéto-scope. Il fit une moue en se souvenant qu'il avait continué d'enregistrer après qu'il fut descendu précipitamment, alerté par les cris de Solange. Il rembobina la cassette et plaça sur ses oreilles le casque qu'il venait d'y brancher. Il s'entendit poser des questions.

« 21 h 15, chambre de Brice. Qui êtes-vous ? »

Concentré sur l'écoute, il ne perçut que du souffle.

Pris d'un doute, il revint en arrière. *« Qui êtes-vous ? »*

Rien, aucune réponse, il poursuivit. *« N'ayez pas peur de moi, je suis venu vous parler, vous écouter.*

Quel est votre prénom ? ... Rose... »

Il tressaillit, abasourdi. Il rembobina et écouta le passage plusieurs fois. Pas de doute, une toute petite voix d'enfant lui répondait « Rose ».

« Nom d'une pipe », fit-il en se tapant le front.

L'analyseur de spectre émit soudain un bip. Alan releva l'heure : 23 h 52. Le micro placé dans la chambre de Brice venait de capter un son assez fort pour réagir. C'était sur la première piste. Il n'eut pas la patience d'attendre l'analyse qu'il ferait dans les prochains jours. Il revint en arrière sur le magnétophone branché sur la piste 1 et lança l'écoute, son casque sur les oreilles. Il entendit Brice gémir.

Son sang se figea aussitôt dans ses veines : une voix d'homme, lente, sombre et lugubre, venait de prononcer « je t'ai retrouvé, Alan ».

Il jeta le casque, éteignit l'analyseur de spectre, et s'enfonça dans le canapé, tremblant comme jamais. Alan suait, envahi d'une angoisse qu'il n'arrivait pas à maîtriser. Ses pensées devenaient confuses : pourquoi la voix d'une petite fille puis celle de cet homme ?

Et si... réagit-il subitement. Il ne regardait pas l'écran à ce moment-là, peut-être que la caméra dans la chambre de Brice avait capturé une image à l'instant où la voix avait été enregistrée.

Il fit défiler la vidéo en arrière, à vitesse rapide, jusqu'à revenir à 23 h 51, soit une minute avant que la voix ne fût enregistrée, et il lança la lecture, les yeux rivés sur l'écran.

Le passé d'Alan Lambin, ses plus vieux cauchemars d'enfance venaient de ressurgir et de le frapper.

Cette voix qu'il avait entendue était celle de la silhouette noire et masculine qu'il voyait à cet instant précis sur l'écran. Cet homme au large chapeau, dont il avait fait part à sa grand-mère tant il le tourmentait, et qui l'avait hanté lorsqu'il était enfant était là, sur cette vidéo. Il était là, dans la chambre de Brice. Cette image était comme celle d'un ennemi redouté, quelqu'un que l'on pensait sorti de notre vie et qui d'un coup nous envoyait un message pour nous rappeler qu'il ne nous avait pas oublié.

Alan était terrifié, comme si sa propre vie devenait hantée par un spectre dont il ignorait tout. Il se ressaisit après avoir arrêté ses appareils. Cette entité venait parasiter son enquête et il avait besoin de réfléchir, et pourquoi pas, de dormir un peu, si le café qu'il avait ingurgité et ses pensées tourmentées voulaient bien lui témoigner un peu d'indulgence.

Mais avant cela, toujours assis sur le canapé, après avoir allumé la petite lampe, il se remit à écouter le dictaphone à partir de la voix ayant prononcé le prénom Rose. Il fronça soudain les sourcils et tendit l'oreille. D'abord, il perçut comme des murmures, puis deux voix bien distinctes. Il écouta le passage plusieurs fois avant d'en conclure qu'elles s'exprimaient en allemand : une langue dont il ne comprenait pas le moindre mot. Cela ne durait que six secondes. C'était très bref, mais parfaitement audible. Cela avait été capté au moment où quelque chose s'en était pris à Brice tout à l'heure, dans le salon.

Persuadé qu'il ne trouverait pas le sommeil, Alan s'allongea dans le canapé et tira la couverture jusqu'à son cou.

Il était trois heures du matin lorsqu'un bruit le réveilla en sursaut. Il regarda autour de lui et vit la lumière de l'escalier allumée. Le détecteur de mouvements venait de déclencher une série de photos instantanées.

C'était Brice, surpris lui aussi d'avoir fait réagir l'appareil. Il s'en excusa en expliquant s'être seulement levé pour boire un verre d'eau et aller aux toilettes. Tout en se frottant les yeux, Alan se remit machinalement à refaire le bilan des derniers événements.

« Qu'est-ce qui se passe, monsieur Lambin ? Pourquoi la maison est-elle hantée ? demanda Brice avant de remonter dans sa chambre.

– Tu as quelques secondes ?

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– Pas encore », répondit Alan en proposant à Brice de s'asseoir près de lui.

Il cherchait ses mots. L'occasion de discuter tranquillement avec le jeune garçon s'offrait à lui malgré l'heure, et il voulait entendre son avis sur la question.

« Cela te fait si peur que ça, Brice ?

– Je n'en avais jamais eu peur, jusqu'à tout à l'heure. Pourquoi m'a-t-elle fait ça ?

– Elle ? Qui ça, elle ?

– Rose. Elle s'appelle Rose. Mais il y a aussi une femme avec elle. Enfin, c'est ce dont je me souviens. C'était il y a longtemps, j'étais petit et je n'en ai plus qu'un vague souvenir.

– Oui. Ta mère m'a raconté cette histoire de petite fille que tu voyais et entendais pleurer. Mais peut-être pourrais-tu m'apporter plus de détails. »

Brice lui raconta les nuits qui avaient suivi le gros orage quelques mois plus tôt, l'été dernier. Les grattements contre la porte de sa chambre, ces courants d'air qu'il ressentait alors que tout était fermé, ces bruits de pas autour de son lit, ces impressions d'être observé lorsqu'il se couchait, jusqu'à ce qu'il ait senti quelque chose de glacé se glisser sous ses draps et disparaître en une fraction de seconde. Les mêmes choses se produisaient presque chaque soir. Et il y avait cette petite fille qui pleurait, parfois accompagnée d'une femme. Il souligna que les lamentations semblaient souvent provenir du jardin. C'est d'ailleurs par sa fenêtre qu'il avait vu le spectre de cette enfant aux longs cheveux bruns tressés qui sanglotait. Elle l'avait montré du doigt juste avant qu'il ne se retourne et aperçoive le fantôme d'une femme au regard livide, au pied de son lit. Il avait tellement hurlé que ses parents avaient accouru, terrorisés.

Ce récit, Alan l'avait déjà entendu de la voix de Solange, au téléphone.

« Mais dis-moi, cette petite fille, comment sais-tu qu'elle s'appelle Rose ?

– Venez. J'ai quelque chose à vous montrer. Mais promettez-moi de ne rien dire à mes parents. »

Brice l'invita à le suivre jusque dans sa chambre. Alan désactiva son détecteur de mouvements au passage et s'assit sur une chaise près du lit. L'adolescent ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un livre de classe qu'il lui tendit.

« Regardez la couverture. »

Alan tourna le livre et lut à voix haute :

« Mathématiques.

– Non, pas ça. Ce qui est écrit par-dessus, au crayon !

– Je m'appelle Rose Feibelman, et je suis morte dans cette maison. »

Stupéfait, ses yeux lançaient des points d'interrogation au jeune garçon.

« C'est dingue, hein ? »

Alan ne conclut rien sur l'instant. Il avait même envie de sourire devant la tentative de Brice à penser qu'il était assez naïf pour croire ce qu'il allait lui raconter.

« Je m'en fiche si vous ne me croyez pas. Je me suis réveillé, assis à ce bureau sans savoir pourquoi ni comment, et quand j'ai ouvert les yeux, je tenais un crayon à la main et il y avait ça d'écrit sur mon livre de maths. »

Le visage d'Alan se ferma soudain, pris d'un doute. Il connaissait le principe de l'écriture automatique et ses yeux parcoururent toute la chambre à la recherche d'indices qui auraient pu lui échapper et laisser présumer que Brice puisse être adepte de certaines pratiques occultes ou spirituelles. Il se leva et

analysa les livres rangés sur l'étagère : principalement des bandes dessinées.

« Ça t'était déjà arrivé avant ?

– Non, jamais.

– Tu sais ce que c'est que l'écriture automatique ?

– Non, pourquoi ? »

Alan se frotta le menton, le regard suspicieux.

« Et cela s'est produit quand ?

– Euh, attendez... Il y a dix jours, à peu près. »

Alan relut plusieurs fois l'écriture. Elle était grossière, irrégulière et ressemblait davantage à un graffiti d'enfant de quatre ans. L'écriture automatique consistait, pour ceux qui en étaient adeptes au même titre qu'une séance de spiritisme, à entrer en contact avec un défunt. Selon le principe, il suffisait de tenir un crayon au-dessus d'une feuille, de faire le vide dans son esprit et de laisser l'âme d'un être prendre le contrôle de la main pour écrire un message qu'elle aurait envie de transmettre. Cette méthode était un moyen de communiquer avec un esprit, mais beaucoup de personnes fragilisées par la perte d'un être cher risquaient d'en devenir dépendantes. Cela pouvait devenir obsessionnel, au même titre qu'enregistrer les voix des morts ou d'entrer en contact par le biais d'un verre en cristal placé au centre des lettres de l'alphabet disposées en cercle. Les adeptes du Ouija connaissaient parfaitement cela. Alan réprimait ces méthodes ésotériques. Elles pouvaient être psychologiquement dangereuses et déstabilisantes, et il émettait de gros doutes sur les résultats soi-disant prouvés. Mais Brice semblait étranger à tout cela.

« Accepterais-tu de refaire un essai ? proposa Alan, intrigué. Rien ne t'y oblige, rassure-toi.

– Maintenant ?

– Si cela ne t'ennuie pas. Ah, mince, tu as cours demain matin, j'avais oublié.

– Non, pas demain matin, ça va. Mais c'est que, je ne sais même pas comment j'ai fait. J'étais dans mon lit et je me suis réveillé assis là.

– Nous allons faire simple. Tu prends une feuille, un crayon, tu poses ta main au-dessus, tu ne penses à rien, et on attend. D'accord ? Ne t'inquiète pas, je reste là. »

Brice semblait peu emballé par l'idée et Alan continuait à le rassurer. Il finit par consentir à l'expérience.

La chambre, silencieuse, baignait dans la lueur de la lampe du bureau et de celle sur la table de chevet. Le jeune garçon, en pyjama, était assis sur sa chaise, concentré, luttant davantage contre le sommeil que contre son angoisse, tout en essayant de faire le vide dans ses pensées.

De longues minutes s'écoulèrent.

Alan consultait sa montre en se disant « encore cinq minutes et on arrête » lorsque Brice piqua du nez, emporté par le sommeil. Il allait le réveiller lorsqu'il vit sa main remuer et griffonner la feuille. Incrédule, il était persuadé que l'adolescent se jouait de lui, peut-être une manière d'attirer l'attention en profitant des phénomènes qui s'étaient déroulés.

Mais Alan s'effondra de stupeur. Sa tête faillit se déboîter lorsqu'il vit ce que la main avait rédigé :

une simple phrase qui venait de le frapper et dont Brice ignorait forcément l'origine.

Sur la feuille, il lut : « je t'ai retrouvé, Alan ».

Le jeune garçon fut soudain pris de convulsions et ses yeux se révoltèrent. Alan le transporta jusque sur son lit et finit par réussir à le réveiller. Brice paraissait serein. Il semblait ne se souvenir de rien et demanda simplement ce qu'il s'était passé. Alan le rassura en lui disant que ça n'avait pas fonctionné et qu'il s'était simplement assoupi. Il l'invita à se rendormir en lui souhaitant une bonne nuit, éteignit les lampes, ramassa la feuille sur le bureau et sortit de la chambre, sous le choc.

Cette phrase inscrite était la même que l'analyseur de spectre avait enregistrée dans la chambre du garçon. Elle résonnait en boucle dans ses pensées, « je t'ai retrouvé, Alan ».

Que pouvait lui vouloir cet homme, cette grande silhouette portant un chapeau et qui s'était faite discrète depuis que sa grand-mère avait dit l'en protéger ?

Cela commençait à l'obséder, pire que ça, à l'effrayer.

Anxieux, il ralluma ses appareils et poursuivit sa surveillance. Il avait beaucoup de mal à se concentrer. Tout était redevenu totalement silencieux. Il avala une autre tasse de café.

Tout à coup, un bruit indistinct lui fit tendre l'oreille. Il eut l'impression d'avoir entendu un objet glisser. Figé dans la pénombre et parfaitement immobile, il guettait.

Le son retentit à nouveau, c'était proche, à moins de trois mètres sur sa droite. Il sortit son thermomètre électronique et prit une mesure : la température avait chuté de huit degrés par rapport à son dernier relevé, quelques heures plus tôt. Les chauffages électriques qui fonctionnaient même la nuit étaient censés la maintenir stable. Quelque chose était en train de se manifester. Des pleurs enfantins très brefs résonnèrent avec un écho près de lui, c'était très étrange. L'analyseur de spectre sur lequel était branché le micro qu'il avait placé dans le salon semblait avoir capté l'anomalie. Parfait ! Elle n'avait pourtant duré qu'une fraction de seconde.

Soudain, tous ses appareils s'éteignirent en même temps. Il n'y avait plus de courant. Quelque chose le força à braquer les yeux vers la porte de la cuisine. Elle se mit lentement à grincer sur ses gonds. Il retint son souffle.

« S'il y a quelqu'un avec moi, dans cette pièce, manifestez-vous. Faites un bruit, un coup pour oui, deux coups pour non, que je puisse communiquer avec vous. Avez-vous compris ? M'entendez-vous ? » murmura-t-il.

Un coup retentit près de lui, comme s'il avait été donné sur la table basse. Alan se leva et marcha lentement vers l'escalier pour s'assurer que personne n'écoutait et pouvait se jouer de lui.

« Êtes-vous plusieurs ici ? » reprit-il, tout bas. Il entendit un coup tout près de lui. « Combien ? Un coup pour chaque présence. »

Il en obtint trois.

Alan déglutit et transpirait malgré la chute vertigineuse de la température. L'analyseur de spectre aurait pu tout enregistrer s'il ne s'était pas éteint. C'était frustrant et presque à chaque fois la même chose, comme si des lois, des règles l'empêchaient de collecter des preuves d'une autre existence, de la survie de l'âme ou de la conscience d'un être ayant vécu.

« Rose ? Es-tu là ? »

Il entendit un coup. Les règles de politesse, lorsqu'il s'adressait à une présence fantomatique, étaient les mêmes que dans la vie. S'il osait tutoyer l'esprit d'un enfant c'était toujours sans lui donner d'ordre, et il ne le faisait que rarement avec celui d'un adulte. Manquer de respect à un fantôme exposait l'imprudent qui le faisait à se faire emporter par celui-ci. C'était ce que lui avait enseigné sa grand-mère.

L'idée d'allumer son dictaphone lui caressa l'esprit, mais il ne devait pas bouger. Il lui fallait impérativement utiliser une autre cassette s'il ne voulait pas perdre, en rembobinant de manière hasardeuse ou précipitée, ce qu'il avait déjà enregistré ; mais le moindre déplacement vers sa mallette près du portemanteau pouvait faire fuir les présences qui tentaient de communiquer avec lui. Sans cet appareil qui pouvait enregistrer des voix désincarnées, il n'avait aucun moyen de connaître l'identité des deux autres esprits qui se trouvaient dans la maison. Il avait une méthode qui consistait à énoncer toutes les lettres de l'alphabet et de s'arrêter à chaque coup qu'une entité ferait

sur chacune des lettres composant son nom, mais c'était très long et souvent infructueux. Et le Ouija était une méthode qu'il s'était toujours refusé d'utiliser.

Pris de court, le temps jouait contre lui.

La température redevint subitement normale au moment où le crucifix que les Chanal avaient suspendu au-dessus de la cheminée se décrocha et tomba trois mètres plus loin.

Alan vit tout à coup une sorte de boule lumineuse bleue traverser le salon de part en part. Il se souvint que Solange lui avait dit avoir observé le même phénomène. C'était une description que beaucoup de témoins lui avaient déjà rapportée et c'était la première fois qu'il en était lui-même spectateur.

Le courant aussitôt revenu, il s'assura que ses appareils fonctionnaient toujours et termina la nuit à observer la maison jusqu'à ce que Solange et Rodrigue se lèvent au petit matin en robe de chambre, l'inondant de questions.

Alan se tut quant aux événements de la nuit, mais leur fit écouter ce que le dictaphone avait enregistré la veille, lorsqu'ils étaient tous dans le salon. Mais juste avant, il leur demanda deux morceaux de papier et un stylo, puis leur fit entendre la bande magnétique individuellement, un casque sur les oreilles. Il leur expliqua que ce qu'ils pouvaient entendre n'était pas très fort, que c'était noyé dans le souffle de l'enregistrement et qu'il fallait être très attentif. Puis il leur demanda de garder le silence, de ne pas se

concerter et de noter ce qu'ils percevaient. Il commença par Solange, puis enchaîna avec Rodrigue.

Une fois l'analyse terminée, il compara les deux notes. Le résultat était sans appel : tous les deux avaient écrit « Une petite fille qui dit le prénom de Rose, et après, deux hommes qui parlent en allemand ». Alan leur expliqua que ces voix qui se distinguaient dans le souffle de la bande magnétique n'étaient pas produites par des cordes vocales, mais étaient des vibrations d'énergie radioélectriques. En gros, des voix fantômes. En découvrant cela, Solange se mit à pleurer, rongée par l'angoisse et par une étrange compassion soudaine pour l'esprit de cette enfant dont elle venait d'entendre le prénom et dont la voix l'avait transpercée. Une petite fille qui hantait vraisemblablement sa maison. Rodrigue la serra fort dans ses bras.

« Que pouvons-nous faire pour elle ? demanda-t-elle.

– En tout cas, ne pas lui tendre un mouchoir. »

Alan devina au regard que le couple posait sur lui, qu'ils n'avaient pas compris son humour.

« Pardon, c'est juste pour faire référence à une vieille légende que me racontait ma grand-mère et qui dit qu'il ne faut jamais tendre un mouchoir à un fantôme qui pleure, sinon, on prend sa place avant que ne s'écoule un mois.

– C'est drôle... À propos de ces voix en allemand, fit l'époux, le gars de la société des eaux avait un accent comme le commandant Von Kurtel, dans *La Septième Compagnie*. »

Alan ne voyait pas ce à quoi il faisait allusion.

« Oui, je m'excuse de la comparaison, mais je suis un fan inconditionnel de ces films-là. Le commandant Von Kurtel parlait avec cet accent qu'ont les Allemands quand ils parlent français. Eh bien, le gars de la société des eaux avait le même. Même s'il n'a pas eu le temps de parler beaucoup avant de recevoir le bol de Brice en pleine tête. Ce n'est pas que j'en ris après tout ça, mais ça me revient.

– Ah oui, Von Kurtel, j'avais oublié son nom, sourit Alan. Mais justement, à propos du bol, votre fils ne pourrait-il pas lui avoir lancé, comme ça, pour une raison qui lui serait propre ? »

La question qu'il venait de poser jeta aussitôt un froid silencieux.

« Euh... Enfin, tout cela est très intéressant, mais nous ne devons rien conclure pour le moment, fit Alan pour les rassurer. Je dois pousser l'investigation. Quoi qu'il y ait dans votre maison, ce n'est pas sans raison, et tant que je ne l'ai pas trouvée, il va falloir garder votre sang-froid. »

Il refusa le café qu'on lui proposa, il avait besoin de rentrer à l'hôtel pour se reposer. Mais avant d'enfiler son Borsalino et son indémodable long manteau en cachemire, il leur demanda ce qu'il s'était passé dans le jardin.

« Ah oui, vous parlez du trou, répondit Rodrigue. On a eu un gros orage cet été, et le ruisseau qui court quelques mètres derrière a débordé. On avait trente centimètres d'eau sur tout le terrain et ça a provoqué

un petit glissement. Ça fait déjà deux fois qu'on se retrouve avec un trou au même endroit. Le propriétaire l'avait déjà fait reboucher, mais là ça traîne et ça commence à bien faire.

– Attendez un instant, vous dites que ça fait deux fois ?

– Oui, et ?

– C'était quand, la première fois ?

– Houlà, réfléchit Rodrigue en interrogeant du regard sa femme. Une bonne dizaine d'années. Brice était petit, il devait avoir quatre ans. On n'avait pas emménagé depuis très longtemps. Hein, c'est ça, Solange ? »

Solange acquiesça et ajouta que le propriétaire avait fait intervenir une entreprise qui n'avait pas rebouché le trou comme ils l'avaient demandé, mais avait simplement posé des plaques par-dessus sur lesquelles ils avaient étalé une couche de terre pour ensuite égaliser le terrain. Les ouvriers avaient dit que c'était provisoire, qu'ils reviendraient. Cela les avait d'ailleurs étonnés. Rodrigue avait émis l'hypothèse d'un travail au noir, à la va-vite pour quelques centaines de francs ou un service rendu, et ils gardaient toujours un œil sur le petit lorsqu'il jouait dehors en lui interdisant d'aller au fond du jardin.

« Rodrigue, Solange, j'ai une question à vous poser, poursuivit Alan. Mais asseyez-vous d'abord. »

Il toussa pour s'éclaircir la gorge et se pinça les lèvres. Il savait que ce qu'il allait leur révéler les surprendrait, du moins, s'il avait vu juste.

« Vous m'avez raconté que Brice, étant petit, avait déjà été sujet à ce que j'avais d'abord supposé être de simples terreurs nocturnes, mais qui s'avèrent être des phénomènes étranges. Vous m'avez raconté qu'il se plaignait, étant enfant, d'une petite fille qui pleurait, d'une femme qui apparaissait et de plusieurs autres étrangetés. C'est bien ça ? Des « personnes » qu'il ajoutait à ses dessins lorsqu'il représentait votre petite famille devant la maison. D'ailleurs, puis-je les voir ? »

Rodrigue confirma le résumé qu'Alan venait de faire et ouvrit un tiroir du buffet dans lequel il fouilla durant deux bonnes minutes en lui demandant de patienter.

« Elles doivent être là... » fit-il en fouinant.

Il sortit trois feuilles et les lui montra. Il s'agissait de croquis au feutre et au crayon à papier qu'il avait conservés comme des reliques et sur lesquels était écrit « Papa, Maman, Moi », mais aucun nom sur la femme et la petite fille qui lui tenait la main.

« Quand on lui demandait de qui il s'agissait, Brice nous répondait qu'il ne savait pas qui était cette femme, mais la petite fille était celle qui n'arrêtait pas de pleurer et de le suivre, expliqua Solange.

– Bien, c'est là que les choses pourraient devenir intéressantes. Corrigez-moi si je me trompe, mais ces événements troublants ne se sont-ils pas produits quelque temps après ce premier glissement de terrain ? »

Stupéfaits, Rodrigue et Solange, assis dans le canapé, se regardèrent en se prenant la main. Le ciel

venait de leur tomber sur la tête. Les lèvres de Solange balbutiaient des mots qui finirent par dire « Oui... Mon Dieu, oui. C'était dès la nuit suivante. Comment... » Rodrigue avait du mal à réaliser cette évidence qui leur avait échappé.

« C'était quelques mois après notre arrivée, oui, confirma-t-il. Pareil : un trou était apparu après un orage et le débordement du ruisseau. C'est juste après que tout a commencé jusqu'à ce qu'il soit rebouché. »

Alan soupira. La piste qui s'ouvrait devant lui avait l'air solide, mais il était encore bien loin de se douter ce qu'elle allait lui révéler.

Sur la route qui le ramenait à l'hôtel dans la ville toute proche, il demeurait pensif. Rodrigue avait les mains crispées sur le volant, à l'écoute d'une émission qui annonçait la prochaine sortie au cinéma d'*E.T. l'extra-terrestre* et de *La Boum 2*, avec Sophie Marceau.

« Alors, il faut simplement faire reboucher le trou ? Je vais secouer le propriétaire. Je l'appelle dès que je suis rentré, réfléchit Rodrigue à voix haute.

– Non, ce n'est pas si simple, reprit Alan. Et que ferez-vous au prochain orage un peu trop costaud ?

– Cette fois, j'insisterai pour qu'il soit vraiment comblé. Tout pourra rentrer dans l'ordre. Sinon, je me débrouillerai. Même contre son avis, je me ferai livrer de la terre et je le ferai moi-même.

– Rodrigue, laissez-moi faire. Ce trou sera rebouché, oui, je vous en donne ma parole, mais avant cela, laissez-moi travailler. D'accord ?

- On ne peut plus attendre, monsieur Lambin.
- Si, vous le pouvez. Je suis là, faites-moi confiance. Et appelez-moi Alan, ce sera plus commode. »

Une fois arrivés devant l'hôtel, Alan précisa à Rodrigue qu'il repasserait en fin d'après-midi ou début de soirée. Qu'il n'avait à se soucier de rien, qu'il allait continuer son travail et prendrait la ligne de bus qui desservait le village pour souper avec eux, comme il lui avait été proposé. Il regarda la voiture s'éloigner et, après avoir ajusté son chapeau, leva machinalement les yeux vers le ciel, comme si, derrière les nuages qu'il distinguait, pouvait s'y cacher la suite des événements. L'automne laisserait bientôt la place à l'hiver, même si, en dehors du vent et de l'agitation, il ne faisait pas encore trop froid pour le moment. Les jours sombres, gris et tristes, s'étaient installés à l'intérieur de toutes les maisons, comme pour enfermer le moral de chacun dans une profonde morosité que les fêtes de Noël allaient heureusement bientôt briser. L'hôtel, d'ailleurs, était déjà décoré et un immense sapin avait été dressé dans le hall d'accueil. Il était 8 heures.

Après s'être précipité vers les toilettes pour soulager sa vessie des multiples tasses de café qui ne lui avaient pas fait le moindre effet durant la nuit et avoir demandé au réceptionniste de ne pas être dérangé, car il avait besoin de dormir, Alan prit un petit déjeuner rapide près d'un couple d'anglais, puis rejoignit sa chambre. Une chambre sobre, tapissée

d'une couleur rose uni, avec juste un lit, un cadre, une penderie, une chaise, une table de chevet et une fenêtre avec vue sur l'autoroute. Pour les W.-C. et la douche, c'était sur le palier.

Il posa ses valises de matériel, jeta son manteau et son chapeau à même le sol, puis retira ses chaussures et s'enfonça sous les draps blancs sans même se changer.

Lorsqu'il ouvrit les yeux cinq heures plus tard, réveillé par les grognements de son estomac, il regarda sa montre et se précipita vers la douche. Son réveil l'avait aussi frappé d'une idée qu'il se devait de vérifier. Le terrain d'une maison est comme un livre d'Histoire, bien plus ancien encore que tout ce que l'on peut lire ou ce qui a pu s'écrire à sa surface. S'enfoncer en lui, c'est remonter le temps. Les Chantal vivaient donc dans cette maison depuis douze ans, et elle ne datait pas au-delà des années cinquante. L'ennui était que nous étions vendredi après-midi et qu'il avait peur de ne pas être en mesure d'effectuer la recherche qui lui martelait l'instinct et qu'il lui faudrait attendre lundi.

Il emporta sa plus petite mallette de matériel, puis acheta une barquette de frites et une boisson sur la place de la ville avant de rejoindre l'arrêt de bus le plus proche.

Après avoir consulté les lignes et les horaires, vingt minutes plus tard, la tête collée contre la vitre du bus, les pensées d'Alan vagabondaient vers les

hypothèses les plus folles sans parvenir encore à démêler quoi que ce soit. Il observait les gens sur les trottoirs. Combien parmi eux avaient un jour été confrontés au même genre de peurs que Brice et ses parents ou toutes ces personnes qu'il avait aidées depuis toutes ces années ?

Sa montre affichait maintenant 15 heures, il devait absolument se dépêcher. Une fois dans le village de la famille Chanal, Alan se dirigea vers la mairie. Se doutant du peu de temps qu'il avait devant lui avant qu'on ne l'invite à partir puisque l'heure de fermeture approchait, il se présenta rapidement au guichet, essoufflé.

« Bonjour, monsieur, vous désirez ? » fit une femme d'une cinquantaine d'années en regardant l'horloge accrochée au mur à sa droite.

L'air pincé, visiblement aussi souriante et aimable qu'une vipère pleine de venin, elle l'observa derrière sa paire de lunettes aux verres si épais que ses yeux en triplaient de volume. Assise au guichet fermé d'à côté, une jeune femme triait des papiers et écoutait la conversation après avoir lancé un charmant sourire à Alan.

« Je voudrais consulter le cadastre, demanda-t-il.

– Pour quoi faire ?

– Eh bien, pour une recherche.

– À quel titre ?

– Euh, c'est personnel.

– Alors faut prendre rendez-vous. »

Alan serra les dents, il sentait sa soupape commencer à siffler.

« Écoutez, je n'en ai pas pour longtemps », dit-il en souriant, au lieu d'exprimer ses pensées soudain beaucoup moins courtoises.

Tout en restant calme, il rendit le sourire à la jeune femme à côté.

« Nous allons fermer, revenez lundi ou prenez rendez-vous, comme je vous ai dit. Vous désirez autre chose ? »

La jeune femme se leva de sa chaise et retira la pancarte « Guichet fermé », puis, du regard, elle invita Alan à approcher.

« Laisse, Gisèle, je m'occupe de monsieur. »

Sa collègue remua son nez pour réajuster ses lunettes et se replongea dans ses affaires.

« Bonjour, mademoiselle, je vous remercie beaucoup. J'aurais besoin de consulter le cadastre.

– De quelle époque ? Si c'est le Napoléonien ça va être impossible.

– Ah, et pour quelle raison ?

– Eh bien, vous n'êtes pas d'ici, vous. Nos archives ont en grande partie disparu pendant la guerre.

– Ah, c'est ennuyeux. Mais je n'aurai peut-être pas besoin de remonter si loin. Je me contenterai de ce que vous avez.

– Nous allons voir ça, suivez-moi. »

L'employée fit le tour du guichet et invita Alan à la suivre dans la salle des archives.

« Pitié, dites-moi que vous avez quelque chose avant 1950 », implora-t-il.

Après quelques minutes de recherche dans de grands tiroirs, elle déploya un large plan du village découpé en sections.

« Vous avez de la chance, j'avais oublié que nous avions celui de 1910. Nous devons, m'a-t-on raconté, la survie de quelques-unes de nos archives au curé du village qui les avait sauvées en les stockant dans la sacristie pendant la Seconde Guerre mondiale.

– L'église a tenu le coup ? Parce que ça a canardé sévère dans le coin.

– C'est le moins qu'on puisse dire. Mais je n'étais pas là. »

Alan contempla la carte déroulée devant lui et chercha à situer la parcelle où fut construite la maison des Chanal, environ quarante ans plus tard.

« Là. Il me faudrait cette section.

– D'accord, je vous demande quelques instants. »

Lorsqu'il eut devant les yeux les éléments qu'il cherchait, Alan n'en revint pas.

« Nom d'une pipe, regardez !

– Que cherchez-vous, au juste ?

– C'est... Euh... C'est pour de la généalogie. C'est important la généalogie. Pour savoir où l'on va, ne faut-il pas savoir d'où l'on vient ?

– Non, c'est idiot, répondit la jeune femme, un sourire au bord des lèvres. La vie est une aventure formidable, un immense univers fait d'explorations, de découvertes, et ce, quelle que soit notre propre histoire, quelles que soient nos racines. Rien ne doit nous être interdit parce que l'on ignore d'où l'on vient.

Ça changerait la vôtre de savoir que votre arrière-arrière-grand-père, que vous n'avez pas connu, était forgeron ?

Alan ne s'attendait pas à une telle réflexion.

« Comme quoi, fit-il, charmé par le regard intelligent qui se posait sur lui, les philosophes qui veulent poétiser la vie à coup de morale peuvent se tromper.

– Vous pensez qu'Aragon se trompe lorsqu'il dit que la femme est l'avenir de l'homme ?

– Mais Aragon est un poète, mademoiselle. Et si vous m'emmenez sur ce terrain, je vous rassure, vous allez gagner, plaisanta Alan, l'index posé sur le plan. Vous voyez ? Il y avait déjà une maison à cet endroit, mais avec un autre bâtiment derrière.

– Probablement une grange ou un atelier. En tout cas, ça en a la taille.

– Oui, vous avez probablement raison. Une grange...

– Pourrais-je avoir le nom du propriétaire ?

– Ce sera malheureusement impossible, nous n'avons plus la matrice de l'époque. C'est elle qui contient leur identité, pour chaque parcelle. »

Alan ouvrit sa mallette et sortit son appareil Polaroid afin de prendre un cliché de l'endroit du cadastre qui l'intéressait.

« Puis-je vous demander un dernier service ? Ce sera très rapide et je vous en serai vraiment reconnaissant. »

La jeune femme répondit d'un sourire qui voulait dire allez-y.

« Je voudrais comparer cette parcelle de 1910 avec l'actuelle. Si c'est possible. »

Une fois la comparaison terminée et en avoir fait une photo, il apparut nettement une différence entre la maison qui se trouvait là en 1910 et celle construite après la guerre. Alan remercia encore l'employée pour sa gentillesse et sa patience. Passant devant le guichet, il lança un sourire presque grimaçant à sa collègue, qui se tenait déjà prête à enfiler son manteau et à fermer les portes.

16 heures. Il avait le temps de prendre un café au bistro du centre, tout en continuant, tranquillement assis à une table, de comparer les deux photos instantanées des parcelles. « Une grange », se répétait-il en avalant sa boisson chaude. Tout était en train de se mélanger dans ses pensées : une grange, le commandant Von Kurtel, le gars de la société des eaux qui parlait comme lui, une maison qui se trouvait là avant celle des Chanal. Il eut soudain un déclic : les voix qui parlaient en allemand sur le dictaphone et l'employé des eaux venaient peut-être de résoudre une équation qu'il se devait de vérifier. Son idée était simple : chatouiller et provoquer la mémoire des lieux.

Il régla son café allongé, puis marcha durant une dizaine de minutes, sous le vent et le crachin, en tenant solidement son chapeau d'une main et sa valise de matériel de l'autre, avant de frapper à la porte de Rodrigue et Solange. Lorsqu'il entra dans le salon après avoir laissé ses affaires sur le portemanteau, il

leur demanda comment la journée s'était déroulée. Brice venait de rentrer du lycée et avait commencé ses devoirs en écoutant de la musique, Solange avait cuisiné et fait les courses, et Rodrigue avait bricolé en profitant de sa deuxième journée de congé. Alan espérait qu'il n'ait pas relancé le propriétaire en l'obligeant à reboucher le trou rapidement.

« J'ai trouvé quelques pistes intéressantes, fit-il, mais avant de vous en parler j'aurais besoin de votre aide. Auriez-vous un livre avec des passages en allemand ? De préférence un livre traitant de la Seconde Guerre mondiale ou d'Hitler ? »

Solange ouvrit de grands yeux, étonnée par la demande. Elle consulta son mari, dont la moue sceptique n'augurait rien de bon.

« Non, là, nous ne pouvons vraiment pas vous aider. Peut-être que Brice... Brice ! Descends s'il te plaît, hurla Rodrigue.

– Il écoute sa musique, fit Solange. Je vais le chercher.

– Laissez, je vais monter le voir, si cela ne vous dérange pas. »

Alan n'éprouvait jamais de véritable gêne à évoluer dans les pièces d'une maison qui lui ouvrait ses portes. Il ne faisait pas pour autant comme chez lui, mais il avait besoin d'une certaine liberté de mouvements sans toutefois dépasser les limites de la politesse ou de l'indécence. Il y allait à tâtons, en fonction de ce qu'il lisait dans la réaction de ses hôtes. Depuis le bas de l'escalier, il entendait effectivement

de la musique qui semblait provenir de la chambre de Brice. Après avoir frappé à la porte sans obtenir la moindre réponse, il insista un peu plus fort. Lorsque l'adolescent vint lui ouvrir, le disque 45 tours *Your Eyes*, des Cooks da Books, passait sur la platine.

« Bonsoir, Brice, comment s'est passée la journée ? fit Alan, une fois la platine éteinte.

– Rien de spécial. J'ai pas cours demain matin, c'est peinard.

– Dis-moi, tu peux peut-être m'aider. N'aurais-tu pas un bouquin qui parlerait d'Hitler, par hasard ? Ou avec des passages en allemand ?

– Hitler ? Ben non, pour quoi faire ?

– Je t'expliquerai, mais ça m'embête. J'en aurais vraiment besoin. »

Alan fit quelques pas dans la chambre, la tête plongée vers une solution à trouver. Visiblement, la situation ne semblait pas affecter Brice plus que ça et c'était rassurant. La panique chez les témoins de tels phénomènes était souvent quelque chose de difficile à maîtriser et à rassurer. Il lui suffisait de regarder Solange pour s'en rendre compte, et Rodrigue, même s'il n'en menait pas large lui non plus, était une épaule solide sur lequel il espérait pouvoir compter.

– Mais j'ai mon bouquin d'allemand de l'année passée.

– Ah ? Montre-moi, s'il te plaît.

Brice fouilla dans son étagère en poussant ses bandes dessinées.

« C'est vrai, tu as appris l'allemand. C'est pas bête ça. Ça pourrait peut-être marcher.

– De quoi ?

– Tu te débrouilles bien avec cette langue ?

– Bof ! Je préfère l'anglais.

– Je comprends, oui. Rejoins-moi en bas s'il te plaît. C'est important. Et prends ton bouquin. »

Alan descendit rapidement l'escalier et attrapa le dictaphone dans sa valise. Il était excité par l'idée qu'il avait eue. Il fallait absolument qu'elle marche.

« Assieds-toi, Brice. J'ai quelque chose à te faire écouter. Tes parents l'ont déjà entendu, mais tu pourras peut-être me traduire le contenu. »

Assis près de ses parents, le jeune garçon observait Alan d'un regard perplexe lui tendre le casque.

« T'es prêt ? Concentre-toi et dis-moi ce que tu entends. »

Il rembobina la cassette jusqu'à ce que le compteur indique l'endroit qui contenait les voix à analyser.

« Concentre-toi. Tends bien l'oreille et dis-moi si tu entends quelque chose. »

Brice ferma les yeux, et soudain, après quelques secondes de souffle, il sursauta.

« C'est quoi ça ? fit-il avec de grands yeux.

– C'était dans ta chambre, hier soir, quand quelque chose t'a tiré du fauteuil. Juste avant, on entend ta mère hurler et je suis descendu. L'appareil, posé sur ton lit, continuait d'enregistrer à ce moment-là. Alors ? Qu'en penses-tu ? Il ne faut surtout pas que ça te fasse peur, il n'y a rien de dangereux tu sais.

– Non, c’est pas ça, c’est que c’est bizarre. On dirait deux types qui parlent allemand. Mais y a autre chose avant. J’ai entendu une petite voix dire « Rose ».

– Oui, c’est exactement ça. Mais saurais-tu me traduire ce que disent ces deux hommes ?

– Ils parlent vite, alors, je sais pas. Vous avez vraiment enregistré ça dans ma chambre ?

– Oui, mais rassure-toi, c’est sûrement une sorte de mémoire du passé. Ce sont des phénomènes souvent volatils et il n’y a rien d’inquiétant.

– Mouais, mais bon... Ça craint. Maman, donne-moi un papier et un crayon. Repassez-le pour voir. »

Alan rembobina encore la cassette plusieurs fois à la demande de Brice qui notait chaque mot. Soudain, l’adolescent se raidit et ses yeux se révulsèrent. Sa main droite se mit à s’acharner sur la feuille.

« Brice ! Brice ! Il convulse ! Qu’est-ce qu’il y a ? »

Son père se jeta sur lui.

« Faites quelque chose, qu’est-ce qu’il a ? hurlait Solange en lançant des regards de feu sur Alan. Brice ! Arrête ! »

Alan, sonné par ce qu’il voyait, lui arracha immédiatement le crayon des mains. Brice retomba dans le canapé comme une marionnette. Il avait perdu connaissance. Alan parvint à le réveiller en lui donnant quelques petites gifles.

La situation commençait à devenir très compliquée et pouvait encore lui échapper. Brice reprit rapidement

ses esprits et demanda aussitôt à ses parents ce qu'il s'était passé. Alan leur laissa de longues minutes de répit et sortit prendre un peu l'air sous le crachin et le vent.

Il était 18 h 30 passées et le soleil s'était couché depuis une bonne heure en ce vendredi soir, 19 novembre 1982. La famille devait encaisser tout cela, et il savait que ce n'était pas une chose facile. Rien ne l'était, et certainement pas de comprendre et de résoudre cette histoire infernale. Plus le temps passait, plus la confiance que les Chanal lui portaient risquait de se dissiper. Il ne pouvait pas nier son inquiétude pour cette silhouette masculine qui le montrait du doigt, qui le désignait comme une proie ou comme un ennemi. Qui était-elle ? Et surtout, pourquoi était-elle revenue ? Ces questions l'obsédaient.

Il prit une grande respiration et rejoignit la famille rongée d'angoisses et de tourments.

« Il faut que vous restiez calme, fit Alan. Ma présence et ce que je fais décuple les phénomènes, mais cela n'a rien d'anormal. Je vous demande de continuer à me faire confiance, d'accord ? »

Solange hocha la tête tout en serrant son fils contre elle.

« En attendant, Brice, tu ne touches plus un seul crayon, d'accord ? Je sais que ce que je vais vous dire va vous étonner, mais ne soyez pas effrayés. Je pense qu'il y a dans votre maison une sorte de mémoire qui ne lui est pas propre. Il y a eu quelque chose d'antérieur à sa construction. »

Alan se dirigea vers le portemanteau, plongea la main dans la poche intérieure de son manteau et en sortit les deux photos des parcelles du cadastre, puis leur expliqua les différences avec le plan qui datait de 1910 et la présence d'une grange ou d'un atelier dans leur jardin.

« Connaissez-vous, dans le village, un ancien, ou quelqu'un susceptible de bien en connaître l'histoire ? demanda Alan.

– Là, comme ça, je ne vois pas, répondit Rodrigue. Mais des anciens, ce n'est pas ce qui manque ici.

– La vieille revue, fit Brice.

– Quoi ? Quelle revue ? s'étonna Solange.

– Ouais, le bouquin de la commune. Papa, tu l'avais gardé, ça racontait l'histoire du village. »

Rodrigue monta dans la chambre du couple et revint quelques minutes plus tard avec un magazine enroulé dans la main.

« C'est tout ce qu'on a », fit-il.

Alan posa la revue locale sur la petite table du salon. Le numéro datait de juin 1976 et parlait des origines du village. Il feuilleta les pages en remarquant que les différents articles s'étaient surtout sur les premiers noms latins et les fondations médiévales du bourg. Quelques photos montraient cependant les ravages des bombardements de 1944, selon ce qui était sous-titré.

« C'est intéressant », fit-il en mémorisant le nom d'Antoine Herchain, que le maire remerciait à la fin de ladite revue pour son travail, ses recherches et ses

documents. « Antoine Herchain, vous le connaissez ?

– Oui, son fils tient la boulangerie. Mais le vieux, on ne le voit plus depuis longtemps. Il passait son temps au café de la place. »

Alan avait déjà en tête l'idée d'aller rendre une petite visite à cet homme dès le lendemain matin, mais pour l'heure, il avait une autre priorité.

« Vous soupez avec nous, monsieur Lambin, pardon, Alan ? demanda Rodrigue.

– Autant vous dire qu'on aimerait que vous restiez encore avec nous cette nuit, ajouta Solange.

– Je comprends, fit Alan, rassuré que le couple conserve l'espoir qu'il représentait pour eux à son arrivée. Ça va, Brice ? T'es courageux, c'est bien. Crois-moi, y a rien qui puisse te faire du mal et on va résoudre tout ça, d'accord ? Et tous ensemble.

– Vous avez vu ? » lui demanda Brice en lui tendant la feuille sur laquelle il avait écrit les mots d'allemand.

Alan la saisit et sa main se mit à trembler lorsqu'il y posa son regard attentif.

« Nom d'une pipe », jura-t-il.

Il considéra le jeune garçon d'un air soudain plus prudent. Pouvait-il, contre toute attente, se jouer de lui malgré ces phénomènes en lesquels il ne doutait pourtant plus ? Sur le morceau de papier, Brice avait écrit sans traduire ce qu'il avait entendu, mais pas seulement. Le prénom d'Alan était griffonné partout sur la feuille, tellement écrit, raturé, que les phrases

en allemand en étaient presque illisibles. Puis il y avait ces mots qui le frappaient en pleine poitrine « je t'ai retrouvé ». Dans l'espoir de minimiser leur intérêt, Alan choisit de ne pas en faire mention lorsqu'il s'adressa à l'adolescent.

« Tu as réussi à traduire ? Tu sais ce que ça veut dire ? »

Brice reprit la feuille dans ses mains pendant que Solange terminait de cuisiner et que Rodrigue dressait la table. Chacun prêtait une oreille attentive à ce que Brice et Alan s'échangeaient.

« Franchement non, mais juste quelques morceaux, mais je ne suis pas sûr que ça donne le vrai sens aux phrases.

– Essaie toujours. Dis-moi.

– Alors, la première voix qui est plus grave, y a le mot “fouiller” et, ça doit être “je crois qu'on a tout fouillé, mon commandant”. Juste avant y en a un qui demande où elle est.

– Qui ça, elle ?

– Je ne sais pas. Et il y a le mot “mort”, et “faut partir”. Mais je comprends pas le reste. Faudrait peut-être un dictionnaire d'allemand.

– Tu ne connais personne qui pourrait nous aider à tout traduire ?

– Ah ben, si, Alex. On était au collège ensemble l'an dernier. Il est balaise en allemand, lui.

– Parfait. Tu as son numéro ?

– Non, mais, il est dans l'annuaire.

– Tu crois que tu pourrais l'appeler et lui demander ?

- Maintenant ?
- Si ça ne t’ennuie pas. »

Le souper fut tranquille, silencieux. Chacun avait en tête les mots qu’Alex, l’ami de Brice, lui avait traduits au téléphone et qui étaient vraisemblablement ceux de deux militaires allemands :

« Alors ! Où est-elle ?

– On a tout fouillé, mon commandant, il ne reste plus personne. Sa mère nous dit qu’elle est morte.

– Tant pis, on n’a plus le temps, il faut filer. »

Lorsque la vaisselle fut faite et que le journal de 20 heures passait à la télévision, Alan chercha la meilleure façon de leur présenter l’expérience qu’il avait envie de mener ce soir, et la plus simple fut la bonne. Il attendit que Brice monte dans sa chambre une fois le film terminé, et exposa son projet à Rodrigue et Solange en leur rappelant son hypothèse relative à une mémoire ancienne qui se trouvait probablement prisonnière de leur maison ou de leur terrain.

Assis dans le canapé, le couple écoutait le spécialiste en phénomènes de hantises qui faisait les cent pas devant eux. L’expérience qu’il voulait mener consistait à essayer de provoquer cette mémoire en lisant, à voix haute, du texte en allemand. Il se basait sur ce qui était arrivé à l’employé de la société des eaux et de son accent, et des voix qu’il avait enregistrées. Des doutes sur une origine probable de la hantise commençait à le titiller et il devait en avoir le

cœur net. Mais tout ce qu'il avait c'était un livre scolaire et un accent certainement pitoyable lorsqu'il en lirait quelques phrases à haute voix.

Tous sursautèrent en entendant courir dans l'escalier.

« Monsieur Lambin, j'ai retrouvé ça ! »

Brice, qu'ils croyaient couché, avait écouté toute la conversation depuis le palier et s'était précipité dans sa chambre à la recherche d'une cassette audio qu'il tendit à Alan.

« C'est la cassette du bouquin. La méthode facile pour apprendre l'allemand. Enfin... facile... quand on la pige. »

Alan eut un sourire jusqu'aux oreilles.

« Je peux rester ? Ça ne me fait pas peur », fit le jeune garçon.

Solange et Rodrigue lui retournèrent un regard approbateur. Alan était toutefois embêté, il ne s'était pas encombré de l'analyseur de spectre et des magnétophones qui allaient avec. Mais Rodrigue vint à son secours avec le poste radiocassette de la cuisine.

« Je me dois d'être honnête avec vous je ne crois pas que ça va marcher. »

Pour tout dire, il ne savait ni si ça allait marcher, ni, dans le cas contraire, quelles pourraient être les réactions de la hantise ou les conséquences, mais il ne pouvait manquer une occasion d'approfondir une méthode avec laquelle il s'était déjà essayé, avec parfois de bons résultats.

« On éteint tout, expliqua Alan, et on fait silence. Solange, avez-vous une bougie ? Blanche de préférence, mais je me contenterai de ce que vous avez. C'est juste pour nous éclairer. L'obscurité aiguisé nos sens, et quoi qu'il puisse se passer, n'ayez pas peur. D'accord ? Surtout, restez bien calmes. »

En attendant Solange, Alan installa son détecteur de mouvements relié à un appareil photo instantané, en vue plongeante, sur le dessus du buffet. Il pensait, en l'orientant au jugé, couvrir ainsi l'ensemble du salon jusqu'à la porte de la cuisine ouverte. Il manquerait l'escalier, mais tant pis.

Il posa ensuite sur la table basse la bougie que venait de lui apporter Solange, ainsi que sa boussole et un détecteur de champs électromagnétiques qu'il plaça près d'elle. Il regretta, à ce moment-là, de ne pas s'être encombré avec sa caméra et son magnétoscope. Filmer la scène et collecter des preuves aurait pu s'avérer payant. De fait, il comptait sur son appareil photo pour sauver la mise s'il se passait quelque chose.

Il demanda à ce que Solange laisse la boîte d'allumettes sur la table et inséra la cassette de cours d'allemand, puis, il fit jouer la bande en émiettant le silence, après avoir enclenché le détecteur de mouvements et s'être fait lui-même flashé en gâchant une photo, le temps qu'il retourne à la table et ne fasse plus un geste.

L'ambiance était d'un sinistre extrême. Cette voix grave que diffusait la radiocassette, qui parlait

allemand à la lueur d'une flamme, dans une maison plongée dans les ténèbres, était d'un glauque à glacer le sang. Pourtant, tous restaient attentifs.

Cinq bonnes minutes s'écoulèrent sans qu'il se passe le moindre événement. Alan sentait se croiser les regards incrédules entre Solange, Brice et Rodrigue. Il se frotta le menton et ferma les yeux comme s'il implorait une réaction, un signe. Le couple était assis dans le canapé, Brice dans le fauteuil à leur gauche, et Alan dans celui de droite.

La flamme de la bougie se mit soudain à grandir. Il s'approcha de la table et observa l'aiguille de la boussole qui s'affolait. Son détecteur de champs électromagnétiques se mit à crépiter.

« Ho Ho, fit Solange en se serrant contre son mari.

– Restez calmes, surtout. Ne bougez pas », leur ordonna Alan.

Une porte à l'étage claqua violemment et des pas lourds semblaient descendre les marches de l'escalier. Alan déglutit. Brice se jeta dans le canapé pour être avec ses parents en faisant déclencher le détecteur de l'appareil photo. Alan leur fit le geste de rester tranquilles. Soudain, ils entendirent des sanglots venir de la cuisine.

« Rose ! murmura Brice. Je la reconnais, c'est elle. »

Les yeux d'Alan furetaient dans tous les coins, triant les ombres démesurées que la bougie projetait sur les murs.

Tous firent un bond lorsque la télévision s'alluma, le son poussé à fond.

Alan se précipita aussitôt pour la débrancher. La flamme de la bougie dansait, la boussole était devenue aussi détraquée que semblait l'être le détecteur électronique.

L'atmosphère dans la pièce devint écrasante, d'une lourdeur à clouer au sol. Il fit soudain tellement froid que Solange attrapa la couverture qu'ils avaient laissée pour Alan sur le canapé et s'y emmitoufla avec son fils et son mari. Il savait, à cet instant précis, qu'une telle manifestation ne pouvait pas seulement être provoquée par l'esprit d'une petite fille tourmentée. Il y avait autre chose, elle n'était pas seule.

Il restait là, immobile, parfaitement concentré.

« Là ! Là ! Vous les voyez ? »

Solange poussa un hurlement en se recroquevillant sous la couverture.

Devant l'entrée de la cuisine, le fantôme de la petite fille se tenait debout, avec ses longues tresses, et les observait. Derrière elle, il y avait le spectre d'une femme en tablier. Toutes les deux restaient là, et malgré le manque de lumière, ils virent que leurs yeux étaient blancs.

Alan était lui-même pétrifié, pestant contre sa caméra restée à l'hôtel. Le flash de l'appareil photo mitraillait le salon en laissant virevolter jusqu'au sol les clichés instantanés éjectés. Le détecteur de mouvements captait parfaitement la présence de ces esprits et ce fut une chance qu'il soit braqué dans la bonne direction. Au moment où Solange s'était mise à crier, le vase posé près de la cheminée avait traversé la pièce et s'était fracassé contre le buffet. Les

Chanal hurlaient, même Rodrigue, les yeux écarquillés, avait perdu son sang-froid.

La bougie s'éteignit aussitôt, soufflée. Alan chercha à tâtons la boîte d'allumettes et en craqua une.

Alors qu'il protégeait la flamme pour qu'elle ne s'éteigne pas, il sentit une main ferme l'étrangler.

« Je t'ai retrouvé, Alan », murmura à ses oreilles une voix lente. Ses forces l'abandonnaient, puis, soudain, une autre photo se déclencha, et tous virent dans la brève lueur du flash, la silhouette d'un homme avec un chapeau. Il était grand et se tenait près de la petite fille et de la femme. Alan peinait à reprendre son souffle.

« Rallumez la lampe », lança-t-il à Rodrigue en arrêtant aussitôt la cassette d'allemand.

Les entités s'étaient volatilisées. Le spectre qui avait essayé d'en découdre avec lui n'avait rien à voir avec les fantômes qu'il avait pu croiser depuis toutes ces années. Il sentait que c'était autre chose qui lui en voulait. Cette présence était étrangère à la raison qui l'avait amené ici, à la présence de cette petite fille et de cette femme. Ça ne collait pas.

Personne ne trouva le sommeil, cette nuit-là. Ce qui s'était passé avait marqué suffisamment les esprits, à un point tel qu'Alan eut l'impression d'avoir commis une erreur en tentant cette expérience avec les Chanal. Il les avait probablement terrorisés davantage alors que sa venue était censée les aider, les rassurer.

C'est en songeant à cela qu'il se tourna et se retourna toute la nuit dans le canapé, se demandant

si les fantômes n'étaient pas en train de le regarder s'agiter.

Brice passa la nuit dans la chambre de ses parents, se sentant presque honteux d'en arriver là, à seize ans. L'expérience d'Alan lui murmurait des hypothèses, principalement celle que le spectre de cet homme maintenait probablement une emprise, un pouvoir, sur les âmes qui semblaient être coincées ici, dans cette maison. Mais pourquoi ?

Tout le monde fut debout très tôt, le matin qui suivit. Nous étions samedi. Rien d'autre ne s'était produit durant la nuit, mais, les traits fatigués, ils déjeunèrent dans un silence qui pesait lourd.

Alors que Rodrigue, peu après, aidait sa femme à ramasser les débris de verre près du buffet, Alan demanda s'il pouvait profiter de la salle de bains pour s'arranger un peu, expliquant que toutes ses affaires étaient à l'hôtel et qu'il devait rester au village pour tenter de rencontrer ce fameux Antoine Herchain.

Il était 9 heures lorsqu'il pénétra dans la boulangerie après avoir relevé une information importante qui figurait sur l'enseigne : « Boulangerie Herchain, depuis 1930 ».

Une fois au comptoir, il demanda à parler au « chef », comme il dit. La boulangère l'invita à patienter, jusqu'à ce qu'un homme, les mains et le visage plein de farine, s'approcha de lui derrière le présentoir en verre rempli de succulentes pâtisseries.

« Bonjour, que puis-je pour vous ?

– Bonjour, je suis Alan Lambin. Je suis de passage chez des amis. Vous êtes bien le fils d'Antoine Herchain ?

– Oui, c'est à quel sujet ?

– Oh, rien d'important, mais j'aimerais le rencontrer. J'ai lu qu'il semblait bien connaître l'histoire du bourg, et je suis très intéressé.

– Ah oui, mon père, c'est une grande histoire à lui tout seul. Mais en dehors de son aide à domicile et de ses petits-enfants, il ne voit plus grand monde, et il a mauvais caractère. Un vieux bougon, quoi.

– Boulangerie Herchain, depuis 1930. C'est une histoire de famille alors ?

– Eh oui. Tenez, elle est juste là cette histoire, répondit le boulanger avec fierté en désignant une vieille photo mise en valeur sur l'un des murs.

– Vos parents ?

– Non, mon père et sa sœur, Adèle. Ce sont eux qui l'ont fondée.

– C'est un bel héritage qu'ils vous ont laissé. Et je vois que vous en prenez grand soin, félicitations. Ils doivent être fiers de vous.

– Mon père, oui. Mais ma tante est morte en 1944 pendant le bombardement.

– Ah, j'en suis navré. »

Lorsque l'adresse d'Antoine Herchain lui fut indiquée, Alan espérait obtenir les informations dont il avait besoin. Antoine Herchain pouvait certainement, s'il avait de la chance, lui révéler une inconnue de

l'équation. Les pages sombres et tourmentées de notre histoire cachent bien des secrets. Des secrets enfermés dans nos murs, dans nos caves, et qui ne se révèlent que lorsqu'une lumière bienveillante vient les extraire de leur silence. Ce jour-là, cette lumière portait peut-être le nom d'Alan Lambin. C'est en tout cas ce qu'espérait la famille Chanal, et ce qu'espéraient tous ces gens qu'il aiderait encore, et tous ces fantômes qui l'attendaient, quelque part, blottis, prostrés dans leurs éternelles souffrances.

Il marchait, tête basse, sous son Borsalino et sous le ciel gris, ses yeux usant le bord des trottoirs. Le col de son manteau en cachemire relevé, il s'arrêta devant le café de la place. Le vent fauchait les feuilles mortes qui s'accrochaient encore sur les branches autour de lui, comme autant d'âmes en perdition, égarées dans les couloirs du temps.

La rue des Bleuets où résidait Antoine attendrait quelques instants. C'était comme s'il appréhendait de ne rien apprendre de plus, de tourner en rond peut-être, et qui sait, de devoir capituler faute de réponses. Il est parfois des puzzles dont une seule et unique pièce manque dans la boîte. C'est si rare que l'on pense que cela ne peut jamais arriver, mais c'était parfois le cas pour Alan. La purification des lieux était alors une dernière solution pour éloigner les présences fantomatiques d'une maison, mais il fallait l'entretenir, encore et encore, pour ne jamais qu'ils y reviennent. Au pire, Gaël Kerviou, son ami passeur d'âmes, pourrait à coup sûr aider ces gens, là

où sa science avait échoué, mais il se déplaçait rarement aussi loin et Alan espérait ne pas en arriver là.

Dégustant son café allongé, il se tourmentait devant une mécanique qu'il pensait pourtant parfaitement rodée. Les phénomènes de hantises répondaient tous, ou en partie, à une même logique des choses, même si les origines, les causes qu'il lui fallait comprendre pour les élucider étaient souvent particulières. Mais dans le cas présent, il y avait un grain de sable : ce spectre masculin qui semblait être revenu pour lui.

Il salua le cafetier et se remit en route. À l'angle de la rue des Bleuets, il ralentit le pas. La maison d'Antoine était en vue et il avait du mal à expliquer cette boule d'angoisse qui lui écrasait la poitrine, comme si l'homme qu'il s'apprêtait à rencontrer allait lui arracher une dent. Il se sentait fatigué. Le manque de sommeil était toujours une rude épreuve qu'il lui fallait affronter lorsqu'il menait une enquête.

Une fois devant la porte à la peinture verte écaillée, il frappa trois coups, peu convaincu à ce qu'on vienne lui ouvrir s'il devait en croire les volets fermés. Il attendit de longues secondes avant de cogner une deuxième fois. Sur le trottoir d'en face, un homme qui tenait son journal à la main l'observait. Il s'attendait à ce qu'il lui crie qu'il se fatiguait pour rien, qu'il n'y avait personne, ou qu'Antoine ne lui ouvrirait pas, mais l'homme continua son chemin.

Alan allait tourner les talons lorsqu'un bruit derrière la porte retint son attention. Il frappa une nouvelle fois sans obtenir de réponse. Il était pourtant

certain d'avoir entendu quelqu'un marcher. Il tenta le tout pour le tout.

« Monsieur Herchain, j'aimerais vous parler de Rose. »

Il mit quelques secondes à se souvenir du nom que Brice avait écrit sur le livre de maths.

« Rose Feibelman ! » s'exclama-t-il.

Il attendit quelques instants, puis, soupirant, il s'éloigna. C'est le cliquetis de la serrure qui le fit s'arrêter au bout de quelques mètres.

« Monsieur Herchain ? Antoine Herchain ? demanda-t-il aux deux yeux qui l'observaient par la porte entrouverte. Je suis Alan. Alan Lambin. Je m'excuse de vous déranger mais...

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Simplement vous parler.

– Je ne parle plus ! »

Alan prit une grande respiration. Du tact, il lui fallait faire preuve de tact.

« J'ai lu l'article auquel vous avez participé il y a quelques années dans la revue locale. Je me suis dit que vous habitiez le bourg depuis bien assez longtemps pour avoir peut-être connu une certaine Rose Feibelman.

– Vous êtes de la famille ?

– Non, mais...

– Alors fichez le camp ! »

L'homme referma aussitôt la porte, laissant Alan en plan sur le trottoir.

« Elle est morte dans une maison, ici, je le sais ! cria Alan.

– Non ! Vous ne savez rien ! Qui êtes-vous pour la connaître ? » répondit Antoine de derrière la porte.

Alan avait vu juste. Il avait réussi à capter l'attention du vieil homme. Penser un seul instant qu'il puisse connaître le nom de Rose Feibelman était un coup de poker à jouer, et ça avait fonctionné.

« Je ne veux pas vous ennuyer, monsieur Herchain. Mais je souhaite vraiment en discuter avec vous.

– Je n'ai rien à vous dire ! Laissez-moi tranquille.

– Elle habitait rue Voltaire. S'il vous plaît. »

Rien à faire, l'homme semblait aussi têtue qu'un marin breton.

« Et Adèle, votre sœur ? Que s'est-il passé en 1944 ? »

Antoine ouvrit subitement la porte, et sans un mot, il tourna le dos comme pour inviter Alan à entrer. Chaque pas qu'il faisait dans ses pantoufles trouées frottait contre les vieux carreaux de ciment. Alan avait un énorme respect pour les anciens qui portaient sur eux le parfum des vieux livres d'Histoire. Il le suivit jusque dans la cuisine, où, passant près de la table, le vieil homme lui tira une chaise.

La maison était propre et ça sentait le frais, son aide à domicile faisait du bon travail. Si ça n'avait pas été l'automne, Alan, qui venait de s'asseoir et de poser son chapeau sur le coin de la table, aurait certainement entendu les mouches voler.

Antoine avait le visage creux, une barbe de plusieurs jours et des cernes très marqués. Toujours dans un silence absolu, il le vit ouvrir la porte du

placard, en sortir deux verres qu'il tint entre ses doigts tremblants et une bouteille de vin. Il sursauta lorsque le vieil homme claqua la bouteille sur la table en le fixant. C'était surprenant. Quelques minutes plus tôt, cet homme le chassait, et là, il lui offrait à boire.

« Juste un fond », précisa Alan.

Lorsque Antoine s'assit à son tour, Alan chercha à lancer la discussion. Il jeta un œil rapide et discret sur les souvenirs de toute une vie qui décoraient les murs et les meubles, et les portraits d'une épouse que les yeux de cet homme avaient certainement beaucoup pleurée.

« Je... C'est votre fils qui m'a indiqué votre adresse. Il m'a parlé de la boulangerie que vous avez fondée avec votre sœur. C'est une belle réussite. »

Le vieil homme but une gorgée de vin sans sourciller et reposa son verre.

« J'ai su pour elle lors du bombardement. Je suis navré. Je me suis dit, puisque vous habitiez déjà le village à l'époque, que vous avez peut-être connu une petite fille, ou ses parents. Elle s'appelait Rose Feibelman.

– Et en quoi cela vous intéresse ?

– Oui, je comprends que venir vous voir ainsi et remuer de vieilles histoires peut vous surprendre, mais je fais des recherches historiques et généalogiques pour une famille qui habite ici. Et j'ai découvert que cette petite fille en question serait morte dans la maison qui se trouvait là, avant qu'elle ne soit détruite, rue Voltaire. »

Antoine considéra Alan durant quelques secondes en plissant les yeux comme s'il cherchait à discerner quelque chose en lui.

« Rue Voltaire... C'est là qu'habitait ma sœur.

– Et vous ?

– J'étais marié, moi, en ce temps-là. En 44, j'avais trente-six ans. J'ai toujours habité le bourg. »

Alan se rassurait. Antoine, même si sa voix restait froide, prenait confiance et tout semblait bien se passer.

« Votre sœur vivait seule ?

– À ce moment-là, oui. Son mari avait été mobilisé depuis 39. De ce que j'en sais, il avait rapidement été fait prisonnier. Mais même après la guerre, je ne le revis plus jamais.

– Je vois. Une dure épreuve pour elle. La petite Rose, sur laquelle je cherche des informations, serait morte durant le bombardement, comme votre sœur. Elle devait forcément la connaître. »

Les yeux de son interlocuteur se mouillèrent. Alan prit soudain conscience de raviver de vieilles blessures qu'Antoine avait enfermées au plus profond de sa mémoire en espérant que le temps les couvre de poussière.

« Pas vraiment, ils venaient d'arriver dans le village et avaient emménagé dans la maison juste à côté, oui, mais moi-même je les connaissais très peu. Mais vous faites erreur.

– Pardon ?

– La petite Rose n'est pas morte dans sa maison. »

Alan, sous le choc, vida son verre de vin.

« Racontez-moi ce qui s'est passé, s'il vous plaît. »

Sans un mot, Antoine compléta les deux verres de vin. De grosses veines bleues se dessinaient sous la peau fine de ses mains ridées.

« Jurez-moi de garder ça pour vous, d'accord ? Je ne veux pas lire la moindre chose dans un article quelconque, nulle part.

– Vous avez ma parole », promit Alan.

Le vieil homme but une bonne gorgée et entama son incroyable récit.

« Je n'ai pas été mobilisé, pendant la guerre. J'avais déjà échappé au service militaire pour cause d'inaptitude. C'est ce qui m'a permis de faire partie des FFI en 44. Il y avait déjà des réseaux solides dans toute la région, vous pouvez me croire. On leur en a donné du fil à retordre, aux boches. C'était début juillet 44, les alliés avaient débarqué depuis un mois. Le coin se faisait déjà pilonner et j'avais quitté notre camp pour revenir au bourg, le temps de prévenir ma sœur et l'aider à partir. Fallait pas qu'elle reste là, vous comprenez ? Je voulais qu'elle me rejoigne au campement des FFI, comme l'avait fait ma femme. »

Alan hocha la tête.

« Quand je suis arrivé, il faisait presque nuit. Elle ne m'a pas entendu entrer et j'ai surpris une conversation qu'elle avait avec Marthe Feibelman, sa nouvelle voisine. J'écoutais et observais depuis le couloir.

– De quoi parlaient-elles ?

– Minute, papillon, j’y viens. Marthe demandait à ma sœur de s’occuper de sa fille. Ils devaient s’enfuir et elle lui assurait qu’elle reviendrait la récupérer dès que possible. Cette femme avait élaboré un plan qu’elle lui expliquait en détail. Ma sœur devait attendre leur départ, s’assurer qu’il n’y ait aucun problème, et aller récupérer la petite qu’ils avaient enfermée dans une cave pour la protéger. Elle lui avait dit son prénom : Rose, et son âge. Six ans.

– Et c’est là que le bombardement a eu lieu ? Et Rose serait donc bien morte à ce moment-là ?

– Non, mon garçon. Vous n’y êtes pas, laissez-moi continuer. Lorsqu’elles eurent terminé de discuter, j’ai claqué la porte pour manifester ma présence et les ai rejointes comme si de rien n’était. Une fois Marthe partie, j’ai tenté de dissuader ma sœur de faire ce que cette femme lui avait demandé. C’était trop risqué et il était temps de partir. Elle m’en voulut beaucoup d’avoir écouté aux portes et ne voulut rien entendre. Ma sœur était bornée, elle se refusait de laisser cette petite toute seule et disait que je devais avoir honte de ne pas y penser, que je n’avais aucun cœur, que je ne pouvais pas comprendre. Dans le fond, elle avait raison. Quand mon fils est né après la guerre, j’ai repensé à cette petite que j’avais voulu laisser sur le moment, et j’en ai eu honte.

– Mais pourquoi ces gens voulaient-ils l’enfermer dans leur cave ?

– Pas dans leur cave, en fait, mais dans le cellier sous leur grange.

– Leur grange ? Dites-moi, elle se trouvait au fond de leur terrain, c'est bien ça ?

– Oui, c'est bien ça. Bref ! Je suis parti très en colère sans savoir que c'était la dernière fois que je voyais ma sœur vivante. »

Les deux hommes burent une gorgée de vin. Alan attendait la suite avec impatience.

« J'avais à peine quitté le bourg pour rejoindre les autres résistants, que des camions allemands sont arrivés et ont fait irruption dans la maison des Feibelman. Je me suis aussitôt enfui.

– Les Allemands ? Mais qu'est-ce qu'ils leur voulaient ?

– Eh bien, de ce que j'ai su après, c'est Anselm qui les avait dénoncés. C'était un fermier qui convoitait les terres vendues avec la maison et qui s'étendaient au-delà du ruisseau. Faut dire qu'il avait bon espoir de racheter l'ensemble pour les exploiter. L'arrivée des Feibelman comme nouveaux propriétaires des lieux n'arrangea donc pas ses affaires. Les boches étaient déjà bien ébranlés, mais même s'ils préparaient leur retraite du secteur, ils le défendaient encore farouchement. Et jusqu'au bout, ils ne lâchèrent rien dans leurs intentions.

– Oui, mais, pourquoi les avoir dénoncés ? Quel crime avaient-ils commis ?

– Aucun, mais les Feibelman étaient juifs ! »

Alan s'affaissa sur sa chaise, cloué sur place.

« Nom d'une pipe, jura-t-il.

– Faut croire qu'ils avaient suffisamment bien réussi à le cacher jusque-là pour être parvenus à acheter

une maison en ces temps si difficiles pour eux. Mais tout en fuyant, j'ai entendu Marthe hurler. Les Allemands les emmenaient, elle et son mari, probablement vers les camps de la mort. »

Aussitôt, la traduction des mots allemands faite par l'ami de Brice vinrent lui frapper les pensées :
« *Alors ! Où est-elle ?*

– *On a tout fouillé, mon commandant, il ne reste plus personne. Sa mère nous dit qu'elle est morte.*

– *Tant pis, on n'a plus le temps, il faut filer. »*

« Les Allemands, ils n'ont pas emmené Rose. Ils l'ont cherchée sans la trouver.

– Oui, mais comment le savez-vous ? Quoi qu'il en soit à peine les boches quittaient le bourg que les bombardements ont commencé et ont duré presque toute la nuit. J'ai vu le camion dans lequel étaient les Feibelman exploser littéralement. Personne du convoi n'a survécu. Je me suis abrité comme j'ai pu. Moi-même, je croyais ne pas m'en sortir sous les bombes. Et puis... le lendemain... quand l'enfer eut cessé, j'y suis retourné ».

Les lèvres du vieil homme se mirent à trembler. Alan le voyait lutter contre la douleur des larmes qu'il n'arrivait plus à retenir. Sa voix sanglotait entre les mots lorsqu'il poursuivit :

« Je suis retourné dans la maison de ma sœur. Tout était pulvérisé, je ne reconnaissais plus rien. Puis, là, dans les décombres fumants, j'ai vu ses jambes dépasser. Je l'ai dégagée tant bien que mal. Elle était morte. »

Alan avait la gorge qui se serrait. Il regrettait presque de retourner ainsi le couteau dans la plaie de ce pauvre homme, assis devant lui.

« J'ai pleuré, monsieur, comme je n'avais jamais pleuré de ma vie depuis la mort de nos parents en serrant ma sœur contre moi.

– Je... Mais alors, Rose est bien morte dans la grange. Elle y était enfermée à ce moment-là.

– Je me suis aussitôt souvenu de ce que lui avait demandé Marthe. Je suis allé vers la grange effondrée. Les planches et les tuiles avaient fait céder une trappe dissimulée sous la terre. Je m'y suis engouffré, pensant que c'était la cave dont avait parlé cette femme. C'est là que j'ai découvert la fillette. Elle était en vie. Blessée, choquée, mais en vie. Je l'ai tout de suite sortie de là. Elle n'arrivait plus à marcher. Je l'ai portée jusqu'au campement des camarades, à environ trois kilomètres de là. Il avait été ravagé, mais ils s'étaient tous réfugiés dans le sous-sol d'une usine et je fus soulagé d'y retrouver ma femme saine et sauve. »

Alan était perplexe. Toutes ses hypothèses s'embrouillèrent soudain.

« Je n'y comprends rien. Vous aviez raison, Rose n'est donc pas morte dans la maison.

– Qu'est-ce qui vous a fait croire cela ? Vous sembleriez très attaché à cette idée.

– En généalogie, il nous arrive de faire fausse route vous savez. Et qu'est-elle donc devenue ?

– Elle a été soignée, mais quelque chose n'allait pas. Elle était mal en point, très faible. Elle ne parlait

plus et ne pouvait plus s'alimenter. Elle est morte trois semaines plus tard. On n'a rien pu faire. Elle avait une sévère blessure à la tête, et...»

Alan se frottait sans cesse le menton en se posant mille questions. Pourquoi Brice prétendait avoir écrit, lors d'une transe, que Rose Feibelman était morte dans cette maison ? Peut-être qu'il avait entendu parler de cette histoire d'une manière ou d'une autre et qu'il avait voulu attirer l'attention en inventant cette idée d'écriture automatique ? Mais ça n'expliquait pas le reste : les phénomènes, les sanglots, les apparitions, les voix enregistrées. Cette histoire commençait à l'angoisser.

« Antoine, quand vous l'avez sortie de là, elle ne vous a absolument rien dit ?

– Non, absolument rien.

– C'est regrettable... Mais si vous le permettez, j'ai une dernière question à vous poser : où l'avez-vous enterrée ?

– Dans le cimetière du bourg, avec ses parents. Leurs corps ont été sortis, en plusieurs morceaux, d'ailleurs, des débris du camion dans lequel ils étaient. Ils ont pu être facilement identifiés, ils avaient leurs papiers sur eux. »

Le vieil Antoine s'excusa pour son attitude un peu rustre et les deux hommes se quittèrent après une solide poignée de main.

Alan n'avait pas vu le temps filer, et il était déjà passé midi lorsqu'il frappa à la porte des Chanal, déjà à table.

« Alan, nous ne savions pas si vous aviez l'intention de manger avec nous et nous ne vous avons pas attendu, s'excusa Rodrigue.

– Oh, ne vous en faites pas pour ça.

– Mais venez, il reste assez de poulet, et ma femme fait d'excellentes frites.

– Alors, en ce cas, ce sera avec plaisir. »

Alan tut sa rencontre avec Antoine, et lorsque le repas fut terminé, il demanda à parler en privé à Rodrigue, pendant que Brice regardait la télévision.

« Il me faudrait des cordes, une échelle et une bonne lampe torche. Vous avez ça ?

– Euh, oui, mais pour quoi faire ?

– Ne vous fâchez pas, mais, le trou dans votre jardin. Il faut que j'y aille.

– Quoi ? Ah mais non ! Hors de question ! S'il vous arrivait quelque chose, je n'ai pas envie d'être responsable.

– Rodrigue. Il ne m'arrivera rien, je vous le promets. Et vous ne serez responsable de rien.

– Non, c'est une très mauvaise idée.

– Vous me faites confiance, n'est-ce pas ?

– Là, pour le coup, j'avoue que je ne vous suis plus. Y a quoi dans ce trou ?

– Vous n'avez jamais eu envie de le savoir ?

– Non ! Tout ce que j'y ai entrevu ce sont des bouts de planches et des morceaux de tôles rouillés. On s'enfonce dès qu'on en approche.

– C'est pour ça que vous tiendrez la corde que j'aurai nouée autour de ma taille. »

Rodrigue grogna.

« De quoi parlez-vous ? fit Solange en se frottant les mains sur son torchon à vaisselle.

– Il veut descendre dans le trou !

– Quoi ?

– Euh, oui, mais.

– Mais pour quoi faire ?

– Écoutez-moi ! Je ne sais pas ce qu'il y a dans ce trou, mais j'ai l'intime conviction qu'il a un lien avec la hantise dans votre maison. Et c'est ce que je dois découvrir. Des phénomènes se sont manifestés les deux fois où il est apparu dans votre jardin, non ?

– Et alors ?

– Et Brice disait souvent voir le fantôme d'une petite fille à cet endroit, c'est bien ça ? »

Rodrigue et Solange s'échangèrent un regard perplexe.

« Vous avez le choix : vous me faites confiance et on règle toute cette histoire, ou on ne fait rien et ça risque de continuer, voire même d'empirer !

– Écoutez. Si vous dites vrai, si les phénomènes sont liés à ce trou, alors, comme la première fois, ils disparaîtront dès qu'il sera rebouché. Et je peux moi-même m'en charger pour accélérer les choses, je vous l'ai dit », fit Rodrigue.

Alan implorait les yeux de Solange.

« D'accord, fit-elle. On peut essayer.

– Quoi ? Mais enfin, ma chérie...

– Laissons-le faire. Qu'est-ce qu'on a d'autre ?

Rodrigue, résigné, sortit dans le garage préparer le matériel qu'il lui avait été demandé. Le jardin dans

lequel Alan avait pris un bol d'air la nuit dernière avait un tout autre visage en plein jour : il était mal entretenu, les arbustes étaient mal taillés, et des poubelles gisaient près d'une carcasse de mobylette et de vieux tonneaux qui pourrissaient.

« Tout ira bien, vous verrez. Appelez votre fils, vous ne serez pas trop de trois pour tenir la corde, au cas où. Il a beaucoup plu, la terre est gorgée d'eau.

– Combien chaussez-vous ? demanda Rodrigue

– 42 », répondit Alan.

Rodrigue revint quelques secondes plus tard avec une paire de bottes en caoutchouc pointure 44, des gants et un ensemble imperméable jaune.

« Enfilez ça, proposa-t-il, vous vous salirez moins.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Brice en arrivant dans le jardin.

– Ne pose pas de questions, c'est pas le moment, lui répondit son père. Aide-nous. M. Lambin veut descendre dans le trou.

– Quoi ?

– Pas de question, j'ai dit. »

Après avoir enfilé les protections et mit une lampe torche dans une poche, Alan noua la corde autour de sa taille et passa sous la rubalise.

« Vous êtes prêts ? J'y vais ! »

À peine avait-il fait un mètre qu'il sentait déjà ses bottes s'enfoncer et la terre glisser. Il avançait prudemment, le front trempé de sueur malgré les douze degrés qu'il faisait dehors, en poussant l'échelle à bout de bras pour la faire descendre dans l'ouverture.

Du calme, mon vieux, pensa-t-il. « Tenez bien la c... »

Soudain, le terrain s'affaissa. Solange, Brice et Rodrigue furent tirés vers l'avant et parvinrent à reprendre l'équilibre et à bloquer la corde.

« Alan ! cria Rodrigue. Tout va bien ?

– Nom d'une pipe ! Ça va, ça va, lâchez du mou ! »

La chute que fit Alan fut sans dommage. Le trou faisait moins de trois mètres de profondeur. Il ajusta l'échelle vers le haut, puis alluma la lampe torche que lui avait prêtée Rodrigue et qui était plus puissante que ce qu'il avait dans son propre matériel.

Il se trouvait dans une cavité remplie de débris en tout genre mélangés à de la boue, surtout de gros madriers qui avaient servi aux ouvriers payés par le propriétaire pour ne boucher le trou qu'avec un faux plancher recouvert d'une couche de terre. D'une certaine façon, cela allait s'avérer être une chance qu'il ne fût pas totalement comblé.

Alan faisait très attention où il marchait, tout risquait de s'ébouler au moindre faux pas. Il n'y avait pas de doute possible : une sorte de cave ou un cellier s'était trouvé à cet endroit. En témoignaient des étagères effondrées qui contenaient des bocaux stérilisés en verre, des boîtes de conserve, des bouteilles et autres caisses de nourriture. Il s'enfonça prudemment sous un plafond fait de lames de bois vermoulues et braqua le faisceau de sa lampe vers le fond. Il fallait essayer de dégager l'endroit au maximum.

« Rodrigue ! Il va falloir que vous veniez m'aider. Amenez ce que vous avez pour creuser, pelle, pioche,

peu importe. Tirez la corde et attachez-vous pour me rejoindre jusqu'à l'échelle.

– N'y va pas ! ordonna sa femme. Tout va s'effondrer si tu avances.

– Je peux y aller, moi, fit Brice. Je suis moins lourd. »

Sans leur répondre, Rodrigue se dirigea vers le garage et en ressortit avec une pioche et une bêche.

« Écartez-vous, Alan, je vais les jeter dans le trou. Je n'ai pas envie de traverser avec ça dans les mains. »

Une fois les outils lancés, Rodrigue s'engagea vers l'orifice. Il s'enfonçait en arrivant à moins de deux mètres de l'échelle.

« Allez-y doucement, je la tiens. »

Une fois en bas, Rodrigue était subjugué par la présence d'un tel endroit sous son jardin.

« Qu'est-ce c'est ? demanda-t-il.

– Un cellier. Il se trouvait sous la grange qui existait à cet emplacement.

– Incroyable ! Et qu'est-ce qu'on cherche, au juste ?

– Je l'ignore, mais il y a forcément quelque chose. Le lien avec tout ça doit se trouver ici, j'en suis persuadé. »

De coups de pioche hasardeux et imprudents que donnait Rodrigue en retirant ou en poussant des débris, en coups de bêche avec laquelle Alan s'acharnait pour dégager les parois qui s'écroulaient par endroits, quelque chose les fit s'arrêter brusquement.

Voyant Alan s'interrompre, Rodrigue s'approcha en le regardant gratter délicatement la terre.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Un sac, ou... Non, une valise. Aidez-moi à la dégager. Doucement. »

Ils la posèrent et Alan essaya de l'ouvrir après avoir nettoyé la serrure avec la pointe d'un morceau de bois.

« Elle est fermée », fit Rodrigue.

Alan se tourna vers lui d'un air goguenard. Il avait remarqué. La valise, faite en mélange de cuir et de bois, était encore parfaitement rigide et le système d'ouverture était complètement bloqué. Rodrigue essaya d'en soulever les côtés pour les arracher. Alan fit de même, alors que le cœur des deux hommes tambourinait dans leur poitrine.

« Rodrigue ! Tout va bien ? » appela Solange, qui s'inquiétait en tenant toujours, et de manière inutile, avec Brice, le bout de la corde à laquelle son mari était encore attaché.

Lorsqu'ils soulevèrent le couvercle, une forte odeur de moisi et d'humidité en jaillit. Elle était pleine de linge, de robes de petites filles, de pyjamas et de deux paires de chaussures.

« Qu'est-ce que ça fait là ? » demanda Rodrigue.

Alan ne répondit pas, et le faisceau de la lampe braqué sur ses mains, il fouilla dans les piles de vêtements jusqu'à découvrir une pochette en cuir craquelé. La bouche grande ouverte, il la saisit et en sortit des photos et des documents qu'il étala sur le linge.

Lorsqu'il analysa l'un des clichés jaunis, ses lèvres se mirent à trembler. Le regard figé, il contemplait deux jolies petites filles qui posaient avec ceux qui étaient certainement leurs parents. L'une d'elles, la plus petite, portait de longues tresses brunes, comme celle que Brice voyait pleurer étant petit, comme celle qu'ils avaient tous vue dans le salon.

Pour Alan, les fantômes avaient toujours une ou plusieurs raisons de hanter un lieu, même si, matériellement, ce qui se trouvait à l'époque de leur vivant avait disparu. L'histoire de chaque être ne s'efface jamais lorsqu'il s'en va. Il en reste toujours un résidu quelconque, parfois même un souvenir bien caché, parfois sous nos yeux, parfois sous nos pas, et le plus souvent dans notre cœur. Mais au-delà de ça, il arrive qu'il en reste bien davantage. Il était tellement pétrifié par ce qu'il venait de comprendre que Rodrigue s'en inquiéta.

« Alan ? Qui sont ces gens ?

– La famille Feibelman ! Nom d'une pipe... Nom d'une pipe... »

Il se releva soudain.

« Antoine se trompe, elle est ici ! Il faut la trouver !

– Qui ? Mais de quoi parlez-vous ?

– Rose ! Donnez-moi votre pioche. Il faut la trouver ! »

Rodrigue imita Alan, qui s'acharnait à chercher quelque chose en jetant des regards prudents au-dessus de leurs têtes, rassurant de temps en temps

Solange et Brice, qui attendaient bêtement en se demandant ce qui pouvait bien se passer dans ce trou et ce que dissimulaient ces discussions qu'ils entendaient sans comprendre.

Soudain, Rodrigue recula. Les morceaux de bois qu'il venait de dégager lui révélèrent une vision d'horreur dont il se serait bien passé pour le restant de sa vie. Il voulait crier, mais il n'y arrivait pas. Son corps et sa voix ne lui répondaient plus.

« Alan... »

Mais Alan, toujours concentré, ne l'entendait pas.

« Alan », répéta-t-il en le tirant par la capuche de son imperméable.

Lorsqu'il se releva enfin et s'approcha, Alan se posa une main sur la bouche, sidéré par ce qu'il avait devant lui : Rodrigue avait dégagé le haut d'un vieux lit en métal, et là, sur l'oreiller pourri, rongé, un petit crâne reposait depuis cette nuit noire de 1944, il y avait trente-huit ans.

Ils continuèrent de déterrer le squelette recroquevillé. Tout pouvait s'effondrer d'un instant à l'autre, il fallait faire vite.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? » s'inquiétait Rodrigue.

C'est en observant davantage les restes humains avec un peu plus d'attention à la lueur de la lampe, qu'Alan découvrit une chaîne et un médaillon dans le tas d'ossements mélangés. Dessus, le prénom de Rose était gravé. Une pression sur le côté permettait de l'ouvrir, mais le mécanisme était grippé. Il insista avec son ongle et parvint à l'activer. À l'intérieur se

trouvait une photo, et sur celle-ci, ils reconnurent le couple qui posait avec les deux petites filles sur celle qu'ils avaient découverte quelques minutes plus tôt, dans la valise. Les paroles du vieil Antoine vinrent aussitôt frapper les souvenirs d'Alan :

Mais vous faites erreur. La petite Rose n'est pas morte dans sa maison.

Malgré quelques zones d'ombre qui persistaient, Alan venait de comprendre. Les dernières pièces du puzzle venaient de s'assembler.

Nous étions le samedi 20 novembre 1982, et il était 15 heures lorsque la brigade de gendarmerie frappa à la porte des Chanal. Les restes de la fillette furent soigneusement extraits du trou qui avait été sécurisé par une équipe spécialisée. Les analyses qui en résultèrent montrèrent qu'il s'agissait bien d'une petite fille de six ans. Mais alors, pourquoi Antoine lui avait-il raconté l'avoir sauvée ? L'avoir sortie des décombres et ramenée là où ses camarades résistants l'avaient soignée ? Quelque chose lui suggérait que cet homme lui avait peut-être menti. Mais pourquoi ?

Ce fut lors de son audition qu'Alan demanda à être entendu en présence d'Antoine. Les révélations qu'il avait à faire allaient bouleverser, tant le vieil homme, que les gendarmes eux-mêmes. Une fois de plus, il avait eu du mal à s'expliquer sur les raisons pour lesquelles les Chanal avaient fait appel à lui, mais tant de leur côté que du sien, il avait simplement suffi

de dire toute la vérité sur ces phénomènes étranges dont ils avaient été témoins. Le reste, ce qu'en pensaient les gendarmes qui les écoutaient, importait peu.

Là, assis sur leur chaise devant le bureau d'un capitaine de gendarmerie, Antoine et Alan se regardaient. Alan s'excusa d'avoir à raconter le témoignage dont lui avait fait part Antoine, en toute confiance, et en lui ayant fait promettre de ne pas en parler. Mais lorsqu'il eut terminé, les yeux du vieil homme se mirent à briller et le gendarme desserra le col de sa chemise et, la gorge soudain sèche, fit apporter trois verres d'eau pour se remettre de ce qu'il venait d'entendre. Il repensa durant longtemps à cette histoire qui marqua sa carrière d'officier, chaque soir, avant de s'endormir.

*

Rose Feibelman avait une sœur, de deux ans son aînée et répondant au prénom de Léa, s'il fallait en croire les papiers d'identité trouvés dans la valise. Lorsque leurs parents Marthe et Gabriel comprirent, peu après leur arrivée dans le bourg, qu'ils étaient la cible de convoitises et de mauvaises intentions, ils prirent certaines dispositions au cas où ça tournerait mal. Cela faisait déjà trois fois qu'ils déménageaient depuis le début de la guerre. Gabriel ne manquait pas d'astuces pour fondre sa famille dans le décor, mais ça ne suffisait pas toujours en ces temps tourmentés.

La haine que leur portait Anselm Farnier, l'un des nombreux fermiers, n'était pas sans menaces à leur égard. Les nouvelles du débarquement allié n'étaient pas sans ajouter à l'angoisse. Les bombardements se rapprochaient et s'il fallait en plus se cacher pour se protéger, alors, ce serait dans le cellier sous la grange. Un aménagement rapide avait suffi : de la nourriture, de l'eau, un lit, des matelas. Mais Marthe et Gabriel n'eurent pas le temps de s'y réfugier. Deux jours avant l'arrivée des Allemands, venus pour les emmener, Anselm les avait avertis, insultés et menacés de les dénoncer. Ce fut pour les Feibelman un coup de massue. Fuir à nouveau ? Ils n'en auraient probablement pas le temps, mais il fallait essayer. Rose était bien trop petite et fragile pour résister à une fuite désordonnée et hâtive. L'épreuve serait déjà certainement difficile pour sa sœur Léa, du haut de ses huit ans. Alors, après une dernière visite chez Adèle, la voisine et sœur d'Antoine, pour l'implorer de s'occuper de la petite après leur fuite, Marthe prit soin d'installer confortablement Rose sous la grange. La petite ne comprenait pas. Elle pleurait, se jetait dans les bras de sa mère sans pouvoir s'en défaire. Toutes les douces paroles que cette maman adressa à son enfant pour la dernière fois pesaient aussi lourd, dans cette histoire, que la mort des six millions d'innocents qui partageaient la même foi.

« Maman reviendra te chercher, ma chérie. Et très vite. En attendant, c'est Adèle qui va s'occuper de toi. Il faudra que tu sois sage, que tu sois forte.

Tiens, je l'ai fait pour toi, pour qu'il te protège », fit-elle en attachant autour du cou de Rose le médaillon qu'Alan venait de découvrir.

Sur une étagère, elle posa la valise qui contenait du linge et les papiers d'identité. Gabriel descendit à son tour, la gorge serrée, il embrassa fort sa fille, aussitôt rejointe par Léa. Les deux sœurs se prirent dans les bras en versant des torrents de larmes. Ce fut lorsqu'elle referma la trappe pour la recouvrir de terre, pendant que son mari courait vers le salon pour récupérer les deux valises, qu'elle posa un regard plein de détresse sur le visage de Léa.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda Gabriel, de retour, les bras chargés.

Marthe rouvrit la trappe et ordonna à Léa de rejoindre sa sœur. Elle promit à nouveau de revenir les chercher toutes les deux rapidement, que tout irait bien, et de bien obéir à Adèle. Mais surtout, et c'était la règle absolue, de ne faire aucun bruit. Seule la voisine savait et viendrait les chercher. Gabriel demeura silencieux, il lui était impossible de s'opposer au choix de son épouse. Son mari jetait des regards affolés vers la rue, il fallait faire vite.

« Lance-moi les affaires de Léa, s'il te plaît, et ses papiers. »

Gabriel ouvrit rapidement sa valise et en sortit ce qu'il trouvait au plus près : deux robes et une paire de chaussures qu'il lança à sa femme, et les papiers d'identité. Elle les tendit à Léa, qui enferma l'ensemble dans la valise que sa mère avait posée dans

le cellier. Pour le reste, Adèle saurait bien se débrouiller pour elles, en attendant.

« Marthe ! Faut y aller. Si on tarde, on leur fait courir trop de risques.

– On vous aime fort, mes chéries. Soyez fortes. Nous reviendrons bientôt, c'est promis. »

En courant dans le jardin, leurs bagages à la main, des larmes coulaient sur les joues de ces deux parents qui venaient de faire le choix le plus douloureux de leur vie : abandonner leurs enfants en espérant les revoir le plus vite possible. C'était pour eux un déchirement profond, une injustice que de devoir les laisser ainsi pour qu'ils aient une chance de se retrouver tous ensemble.

Mais ils ne les reverraient jamais. À peine passaient-ils le seuil de leur porte que les Allemands sortaient des camions, mitraillettes au bras, et investissaient la maison en fouillant toutes les pièces, la grange et le jardin.

Les petites filles entendaient les bottes des soldats frapper au-dessus d'elles, terrorisées. Léa avait posé sa main sur la bouche de sa petite sœur pour étouffer ses cris, ses larmes. Elles les entendaient parler d'une langue qui leur était étrangère, mais si elles l'avaient comprise, elles les auraient entendus dire : « *Alors ! Où est-elle ?*

– *On a tout fouillé, mon commandant, il ne reste plus personne. Sa mère nous dit qu'elle est morte.*

– *Tant pis, on n'a plus le temps, il faut filer. »*

Rose avait la santé fragile. Elle sortait peu, et les gens du bourg ignoraient, pour la plupart, que les

Feibelman avaient deux enfants, même Anselm Farnier qui les avait dénoncés. Il avait dit aux Allemands « ils ont une fille d'environ cinq ou six ans ». C'était toujours Léa qu'ils voyaient souvent sortir et revenir du marchand de bonbons. La famille avait emménagé au début de l'été, à peine quelques semaines plus tôt, et aucune des petites n'était encore allée à l'école.

Ce soir de juillet 1944, lorsque Marthe et Gabriel furent forcés à monter dans l'un des camions, le bruit sourd de bombardiers résonna dans le ciel. En quelques minutes, alors qu'Antoine Herchain s'enfuyait et se mettait à l'abri, commença la chanson funèbre des obus qui sifflaient dans leur chute. Antoine vit le convoi militaire être littéralement pulvérisé, avec celui dans lequel se trouvaient Marthe et Gabriel.

Le lendemain, dans un brouillard de cendres et de fumées, Antoine se rendit là où se trouvait encore la veille, la maison de sa sœur Adèle. Il n'y trouva que des débris fumants et le corps sans vie de celle-ci. Lorsqu'il se dirigea vers ce qu'il restait de la grange des Feibelman, il découvrit cette petite fille qu'il pensait être Rose, cette petite dont il était question dans la conversation qu'il avait surprise entre Adèle et Marthe. Mais cette enfant qu'il sauva, c'était sa sœur Léa. Rose était morte écrasée et étouffée, couchée sur son lit recouvert de terre. Léa avait une grave blessure à la tête. Son crâne était ouvert et un liquide visqueux en sortait. Antoine courait dans les

condres, slalomant entre les obstacles et en portant la petite dans ses bras, inconsciente, mais toujours en vie. Il était souvent forcé de reprendre son souffle sur les trois kilomètres qu'il avait à parcourir pour rejoindre le groupe de FFI dont il faisait partie, et qui s'était caché dans une usine. Personne ne se doutait que le corps de Rose gisait dans ce trou maudit.

*

Chez les Chanal, tout allait beaucoup mieux désormais. Sommé par la mairie et les autorités judiciaires, le propriétaire avait été obligé de reboucher correctement le trou et de prendre toutes les dispositions pour sécuriser et planifier le terrain. Brice n'entendit plus jamais la petite Rose pleurer.

Le temps était toujours épouvantable dehors, le vent d'automne s'en donnait à cœur joie et la température avait considérablement baissé.

Trois jours s'étaient écoulés depuis cette macabre découverte. Rodrigue avait repris le travail, Brice s'était remotivé en cours et Solange avait retrouvé son charmant sourire.

Alan avait été convié à souper avec eux une dernière fois, avant de se faire raccompagner à l'hôtel et de prendre le train pour la Bretagne, dès le lendemain matin. Il leur avait raconté toute l'histoire d'Antoine, l'erreur de personne, la dénonciation, et la manière dont il avait compris l'origine de la hantise. Brice terminait son dessert, une crème au caramel, et

écoutait attentivement la discussion. Toute cette histoire, il la garda longtemps secrète, ne la confiant pour la première fois qu'à la petite amie qu'il allait rencontrer un an plus tard.

« Mais qui était le fantôme de cette femme qui accompagnait Rose ? demanda Rodrigue.

– C'était Adèle, la sœur d'Antoine, répondit Alan.

– Mais pourquoi hantait-elle notre maison ? s'interrogeait Solange.

– Eh bien, il y a toujours une logique presque mécanique dans les hantises. Marthe avait confié une lourde responsabilité à Adèle. Et elle aurait été d'autant plus lourde si elle s'était aperçue que ce n'était pas d'une, mais de deux petites filles dont elle aurait dû s'occuper. Le fait d'être morte sans avoir pu accomplir cette responsabilité l'a contrainte à rester là et à veiller sur la petite, mais de l'autre côté.

– Incroyable, fit Rodrigue. Je n'aurais jamais imaginé croire à tout cela un jour.

– Oh, vous n'avez pas idée du nombre de personnes que j'ai croisées et qui maintenant doutent ou sont convaincues.

– Mais vous, Alan ? Pourquoi faites-vous cela ? demanda Solange, intriguée.

– Parce que chercher à comprendre ces phénomènes est une quête fascinante. Les décortiquer, les enregistrer est un défi constant. Et vous savez ce qui rend cela si captivant, Rodrigue ? Les gens comme vous, qui n'y croient pas, ou qui doutent. Mais pas seulement. Lorsque j'ai réussi à démontrer qu'il n'y a

aucun esprit derrière une porte qui grince, c'est également une belle victoire pour les fantômes eux-mêmes.

– Vraiment ? s'étonna Solange.

– Oui, parce que ça les rend encore plus insaisissables, peut-être même plus agaçants, car ça les accrédite là où ils sont vraiment.

Rodrigue sourit.

« Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas, ajouta-t-il. À la base, pourquoi le fantôme de cette petite fille s'en prenait à Brice ?

– Rose ne s'en prenait pas à Brice. Mais il était un enfant, comme elle, la première fois où le trou est apparu en libérant l'âme qui s'y trouvait enfermée. Il a été, comme le sont beaucoup d'enfants, le plus sensible à capter sa présence.

– Alan, intervint Solange, vous dites que le trou avait libéré l'âme de Rose, en ce cas, pourquoi est-elle restée ? »

Alan se frotta le menton, tout en s'approchant du portemanteau, où l'attendait son long manteau noir en cachemire, son écharpe et son Borsalino.

« À cause de deux raisons souvent les plus évidentes. Je vous parlais de mécaniques logiques, dans les hantises. Et cette fois encore cela semble être le cas. Rose est morte brutalement à un moment de détresse émotionnelle très fort. Mais pire que cela, son corps est resté là, laissé en pâture aux vers de terre. Quand elle meurt dans la tourmente, sans repère, sans même une sépulture, l'âme d'une personne reste

aimantée à son environnement, pour une raison qu'elle-même peut ignorer. C'est pour cela que j'interviens. Enfin, ça n'est pas toujours si simple, et parfois c'est un passeur d'âmes qui peut délivrer spirituellement une âme, mais ça, voyez-vous, ce n'est ni dans mes cordes ni dans mes convictions.

– Vous croyez vraiment qu'un fantôme peut hanter un lieu parce que ses os y sont encore ? Ce ne sont que des restes, se moqua Rodrigue.

Alan ne répondit pas sur l'instant et enfila son manteau.

« Un jour, il y a bien longtemps, si longtemps que j'en ai oublié l'époque et le lieu où cela s'est déroulé, on racontait une vieille légende au fond d'une contrée reculée. Il se disait, que le long d'un chemin à la sortie d'un village, se trouvait un ancien tumulus celtique. Et parfois, certaines nuits, au pied de celui-ci apparaissait ce que les témoins décrivaient comme étant le fantôme d'un vieux druide. Il tendait une coupe aux passants imprudents qui empruntaient le chemin à une heure trop tardive et les invitaient à en boire le contenu. Et la légende disait, et ce, depuis la nuit des temps, que le corps de celui qui buvait la coupe était retrouvé mort, le matin même, quelques mètres plus loin. »

Brice, Rodrigue et Solange écoutaient Alan, plongés dans le récit comme s'ils y étaient.

« Et après ? questionna l'adolescent.

– C'est là que ça devient intéressant. Pour beaucoup, ceci n'était que du folklore, une vieille histoire

à dormir debout, inventée probablement par un vieil ivrogne au fond d'une taverne un soir d'hiver, mais un jour, et il n'y a pas si longtemps, des fouilles ont été menées sur ce tumulus. Et au bord de celui-ci fut découvert le squelette d'un homme qui vraisemblablement avait vécu très vieux. La particularité de cet homme, que nul archéologue n'avait osé penser être un druide, était que son crâne avait été fendu par un objet. Il avait été assassiné. Et dans sa main, il tenait une coupe qui correspondait à la description de celle de la légende. »

Un long silence s'installa aussitôt dans toute la maison. Alan avait, semblait-il, un talent de conteur qu'il ne se soupçonnait pas. Cette légende, qui l'avait lui-même marqué en son temps, les Chanal ne l'oublieraient jamais

« Ceci pour vous expliquer le lien qui persiste, dans certains cas uniquement, entre les restes d'un corps et l'âme qui l'habitait. »

La famille le remercia vivement et lui remboursa, comme il avait été convenu, les seuls frais qu'il demandait lors de ses déplacements : l'hôtel et les billets de train. Alan gagnait suffisamment avec ses conférences, ses livres, pour ne jamais abuser de la détresse des gens. D'ailleurs, cette enquête avait été assez intéressante pour lui, avec les photos et les enregistrements qu'elle lui avait permis de collecter et qui viendraient nourrir ses écrits, ses théories et ses recherches à venir.

Avant de monter dans la voiture de Rodrigue pour le ramener à l'hôtel, Alan eut à répondre à une question qu'il aurait préféré éviter. Solange lui demanda qui était cet esprit qu'ils avaient tous vu, pensait-elle, avec les fantômes de Rose et Adèle lorsqu'ils apparurent dans le salon. Elle le décrivit tel qu'il le connaissait : la silhouette noire, comme une ombre, d'un homme grand portant un chapeau.

« Je ne sais pas, lui répondit-il, embarrassé.

– C'est lui, n'est-ce pas ? Qui a tiré Brice du fauteuil. C'est lui qui l'a traîné au sol, hein ?

– Oui, c'est lui. Mais ne vous en faites pas, il ne vous ennuiera plus. Ce n'était pas après vous qu'il en avait. »

En répondant cela, Alan leva les yeux vers la fenêtre de la chambre de Brice. Le spectre au chapeau était là, derrière le rideau, et le regardait s'en aller en le montrant du doigt.

Mais Alan avait dit vrai : cette entité allait quitter les lieux pour ne plus jamais y revenir. Il avait libéré ce qu'elle convoitait : le fantôme d'Adèle et de Rose.

Le train qu'il avait à prendre pour Rennes, dès le lendemain, n'était qu'à 14 heures. Il en profita pour prendre une dernière fois le bus vers le bourg et aller rencontrer le boulanger Herchain, le fils d'Antoine. Ce qu'il avait à lui demander allait, contre toute attente, soulever dans le village, une admiration pour le vieil homme qui l'enchanterait jusqu'à sa mort, deux ans plus tard, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Jamais le village n'oublia cette histoire. Le vieil Antoine avait bien compris toute l'importance qu'avait été celle d'étaler au grand jour cette incroyable histoire dont il avait été acteur, et il n'en voulut jamais à Alan de l'avoir fait devant les gendarmes.

Lorsqu'il rentra en Bretagne, Alan appela son ami Paul Belvague, et lui raconta cette nouvelle enquête en détail. Il lui fit part de l'apparition de cette entité masculine qui l'inquiétait, mais Paul ne savait pas grand-chose à son sujet.

Au fil des jours, Alan replongea dans son quotidien, tapant sur sa machine à écrire le rapport de cette bouleversante affaire, en attendant la prochaine qui le conduirait peut-être vers une hantise imaginaire ou vers de nouveaux phénomènes étranges, avérés ou non, mais qu'il capturerait et quantifierait en flirtant toujours avec la même terreur et détresse chez les témoins, qu'ils soient seuls, vieux, jeunes ou en famille. Les fantômes sont des pages du passé, écrites à l'encre indélébile des souvenirs, dans une langue seulement connue de ceux et celles capables d'y porter un regard de compassion. Alan était des rares qui savaient les déchiffrer. Il ne se considérait que comme un chercheur, même s'il n'aimait pas trop qu'on l'appelle « chasseur de fantômes », ignorant qu'il était bien plus que cela. Pour tous ces gens désesparés qui l'appelaient, il était une lumière dans l'obscurité, une lueur dans les ténèbres.

Le lundi suivant, Daniel Herchain, le boulanger, se tenait avec son vieux père, Antoine, devant une tombe

dans le petit cimetière rural. Et sur cette tombe à moitié ravagée par le temps figuraient les noms de Marthe, Gabriel et de Rose Feibelman, difficilement lisibles. Contrairement à ses parents, seule la date de sa mort apparaissait : le 5 août 1944. Les recherches et les destructions de l'époque n'avaient pas permis de retrouver ses informations d'état civil, et ses papiers étaient enfermés dans une valise trois mètres sous terre. Mais dans cette tombe, ce n'était donc pas Rose qui s'y trouvait, mais Léa. L'erreur se devait d'être dignement rectifiée. C'est de cela qu'il avait été question quand Alan avait rendu visite à Daniel, juste avant son départ. Lorsque l'analyse anthropologique de Rose fut terminée, Daniel et Antoine Herchain, avec l'implication du maire, coordonnèrent une opération qui consista à inhumer Rose dans le cimetière du bourg, avec ses parents et sa sœur. Une nouvelle plaque ornée d'une croix de Salomon fut gravée, avec, pour chacun, les dates de naissance et de décès. Le maire avait rendu un bel hommage particulier pour ces quatre martyrs de la folie des hommes dont l'histoire, dictée par Antoine, serait racontée par Daniel dans le magazine local.

Alan n'étant pas présent ce jour-là, avait convenu avec Daniel de l'envoi d'une photo de la tombe, lorsque tout serait terminé.

Lorsqu'il ramassa le courrier, quelque temps plus tard, c'est avec une profonde émotion qu'il découvrit une lettre commune de remerciements d'Antoine, de Daniel et de la famille Chanal. Ces gens étaient

devenus amis depuis cette affaire, et de le savoir lui réchauffait le cœur. Quand il prit le cliché de la tombe entre ses doigts, seul dans son bureau mal éclairé, plein de désordre et baignant dans une odeur de café qui émanait de la cafetière, il le contempla longuement.

Puis, tout en glissant l'index sous l'un des noms, il murmura : « Tu t'appelais Rose Feibelman, et tu reposes en paix désormais auprès de ta famille. »

FIN

Retrouvez Alan Lambin dans

La Maison bleu horizon (Roman)

Les Prières de sang (Roman)

Alan Lambin et le fantôme au crayon (Nouvelle)

La Maison bleu horizon



Janvier 1985. Tout commence par un message laissé sur le répondeur d'Alan Lambin, enquêteur spécialiste en phénomènes de hantises. Une maison, dans un village de la Somme, semble hantée par un esprit qui effraie la famille qui y vit. En quittant sa chère Bretagne, Alan ignore encore l'enquête bouleversante qui l'attend et les cauchemars qui vont le projeter au cœur des tranchées de 1915. Bloqué par une tempête de neige, sous le regard perçant d'un étrange corbeau, Alan réussira-t-il à libérer cette maison de ce qui la tourmente ?

Acheter *La Maison bleu horizon* sur : [Amazon](#), [Fnac](#)

Les Prières de sang



Alan Lambin, spécialiste en paranormal, est appelé à enquêter dans un vieux monastère ayant accueilli autrefois quatre templiers en fuite. Depuis, ses murs semblent dissimuler un lourd secret solidement gardé par des âmes hostiles. Les parchemins ne mentent pas, ni ces cris que chacun peut entendre la nuit dans les sombres couloirs du monastère. Et dire que tout a commencé parce qu'une étudiante a acheté un jour une armoire ayant appartenu aux moines. Une armoire qui n'avait pas perdu la mémoire...

Acheter *Les Prières de sang* sur : [Amazon](#), [Fnac](#)

Alan Lambin et le fantôme au crayon



6 ans avant *La Maison bleu horizon*, Alan Lambin était déjà confronté à l'impensable. Une enquête inédite explorant le monde du paranormal avec sensibilité et émotion... (Nouvelle de 24 pages env.)

Téléchargement gratuit ici :

<https://www.taurnada.fr/alelfac/>

Du même auteur

Au-delà d'un destin (Edilivre, 2016)

La Maison bleu horizon (Tournada Éd., 2017)

Les Prières de sang (Tournada Éd., 2018)

À propos de l'auteur

Né dans le Nord de la France en 1973, fasciné depuis l'enfance par le génie de Rod Serling et sa série *La Quatrième Dimension*, Jean-Marc Dhainaut chemine naturellement dans l'écriture d'intrigues mystérieuses, surprenantes, surnaturelles et chargées d'émotions, explorant les méandres du temps, de l'Histoire et des légendes.



Taurnada Éditions

<https://www.taurnada.fr>

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales

Images couverture : © Pixabay/"Karen_Nadine" & "kellepics"

© 2018, Taurnada Éditions – Tous droits réservés